



## Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

## Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

## Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

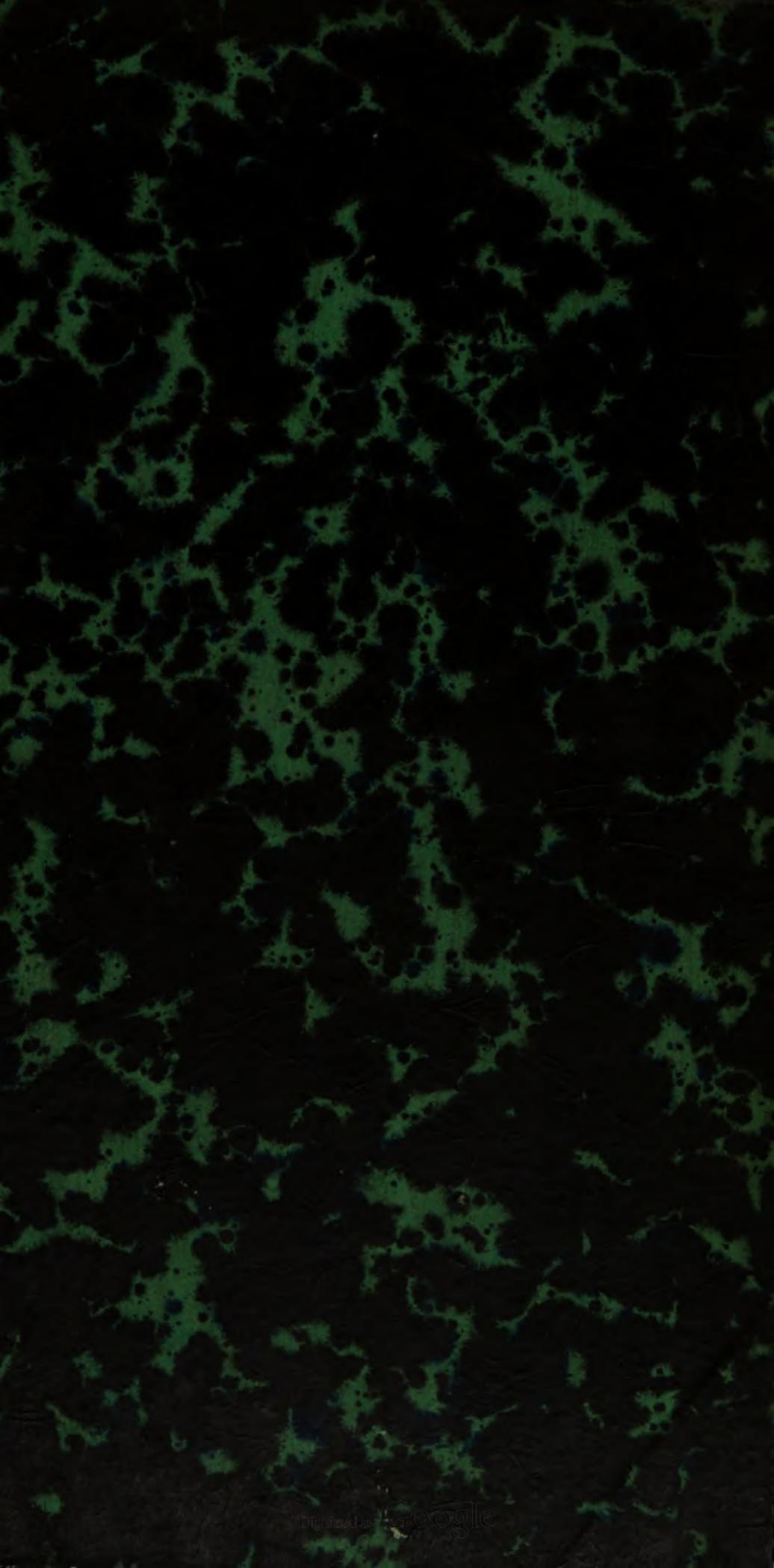
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



J 1760



UNIVER



T



Digitized by Google





**FLEURS**

**D'ORANGER.**

**1838.**



**Gand,**

**DE L'IMPRIMERIE DE F. T. VAN LOECKE,**

**RUE MONT-AU-CHAUME, N° 3.**



# **FLEURS D'ORANGER.**



**FLEURS**  
**D'ORANGER.**

**1858.**



**Gand,**

**DE L'IMPRIMERIE DE F. T. VAN LOECKE,**  
**RUE MONT-AU-CHAUME, N° 3.**

Don  
En  
Dan

Fleu  
Ah'  
Lave  
Qu'e

Vou  
Je v

## **Introduction.**

**Donnez tous vos parfums , o fleurs de l'oranger !  
En vain la plaine est triste et le froid la resserre ,  
Dans la noble Belgique , il est plus d'une serre ,  
Heureuse de vous protéger.**

**Fleurs qui vous décorez du nom si doux d'orange ,  
Ah! puissent dans les airs vos émanations  
Laver l'odeur infecte et de sang et de fange  
Qu'exhale le fumier des révolutions!**

**Vous êtes l'ornement cher à la fiancée ;  
Je vous vis , autrefois , guirlande balancée**

Au front de la Belgique, un jour de noble hymen,  
Quand, d'un tuteur sauvage enfin débarrassée,  
Dans la main du Batave elle engagea sa main.

Lorsqu'un despote usé ressuscita sa foudre,  
Quand Waterloo vit se dissoudre  
L'homme d'airain, fondu dans le creuset du sort,  
Vous mêliez votre encens à l'odeur de la poudre,  
Vous parfumiez le Belge accourant à la mort.

Maintenant, o mes fleurs! embaumez les familles :  
Vous verrez vous sourire et roses et lauriers ;  
Mes fleurs, suspendez-vous aux fronts des jeunes filles,  
Aux boutonnières des guerriers !

Et puissent vos odeurs amies  
Aux espérances endormies,  
Porter un courageux appel !

Car des plus humbles fleurs la senteur est féconde ;  
Leur odeur à Colomb ouvrit jadis un monde :  
Mes fleurs, annoncez-nous La Haye et l'Archipel !

CH. F.

## AU REVOIR.

COUPLETS IMPROVISÉS EN PARTANT POUR L'EXIL.

(AVRIL 1834.)

Non , point d'adieux ! c'est un mot qui désole ,  
Et le soleil , qui luit si radieux ,  
Ne permet pas qu'une triste parole  
Viennne en ce jour contrarier les cieux.  
Ce beau soleil , escortant mon voyage ,  
Verse en mon cœur la lumière et l'espoir.  
Non , point d'adieux ! le ciel est sans nuage ,  
Et c'est pourquoi je vous dis : Au revoir.

Avant que mai de ses roses vermeilles  
Ait épuisé le parfumé trésor ,  
Au bruit léger des sonores abeilles ,  
Vers vous , amis , je prendrai mon essor.  
Notre Thémis ne sera point complice ;  
La vérité gardera son miroir.  
Malgré Lebeau , je crois à la justice ,  
Et c'est pourquoi je vous dis : Au revoir.

Oui , si Thémis trahissait mon attente,  
Je reviendrais dans des jours plus heureux,  
Quand des Nassau la bannière flottante  
Viendra percer nos brouillards ténébreux.  
Je reviendrais, quand ce morne royaume ,  
Sortant d'un sombre et muet désespoir,  
Tressaillira sous les pas de Guillaume ;  
Et c'est pourquoi je vous dis : Au revoir.

Ch. Ft.



## LA LOI DES DÉMONSTRATIONS.

AIR : *Halte-là, la garde royale est là.*

Frappant d'estoc et de taille ,  
Vieux guerriers qui fûtes là ,  
Dans vos récits de bataille ,  
Oubliez cet *autre-là*.

Dans les fastes de l'histoire ,  
Des Quat'-Bras , de Waterloo  
Leur donner la part de gloire ,  
C'est rappeler les Nassau.

En prison ,  
De par la loi , vite en prison.

Dans le besoin qui vous presse ,  
Vous demandez , ouvriers ,  
Au roi , par une humble adresse ,  
Du travail pour vos métiers.  
Oser parler de misère ,  
Sous le régime nouveau ,

**Vous dit Nothomb en colère ,  
C'est rappeler les Nassau.**

**En prison ,  
De par la loi , vite en prison.**

**Avocats , dont l'éloquence  
D'un odieux arrêté ,  
Aux juges à l'évidence  
Prouvez l'illégalité :  
Pour des bannis politiques ,  
Contre un arrêt de Lebeau ,  
Invoquer les lois belgiques ,  
C'est rappeler les Nassau.**

**En prison ,  
De par la loi , vite en prison.**

*Anonyme.*

**LES 5 ET 6 AVRIL**

1834.

## **POÈME.**



« Gloire à la royauté ! L'orage populaire,  
Calmé par elle enfin, n'osera plus gronder ;  
Des brigands impunis le torrent en colère,  
Que dompte un bras et ferme et tutélaire,  
A cessé de tout inonder.  
Ce bras de l'anarchie étouffe le vampire,  
L'harmonie et la paix règnent dans tout l'empire,  
On y goûte à la fois l'ordre et la liberté.  
Oui, grâce à Léopold, la Belgique respire.  
Honneur, gloire à la royauté ! »

Ainsi des courtisans disait la tourbe vile,  
Lâche essaim qui poursuit de son encens servile  
Quiconque lui promet pouvoir ou pension.

**Impudence et dérision !**

**Ils disaient , et la veille encor dans chaque ville  
S'installait la destruction !**



**Voici que de nouveau sur la libre Bruxelles  
Un nuage orageux , lugubre , s'amoncelle.  
Les chefs des révoltés de fureur ont frémi ,  
Le trône de leur choix doit être raffermi ;  
Il faut pour l'étayer qu'une immense hécatombe  
De précieux débris sous leur vengeance tombe.  
Ils ont soif d'effrayer , ils ont soif de punir :  
Des Belges de leur prince osent se souvenir ;  
Des Belges obstinés ont sauvé la dépouille  
Que d'une impure main la rébellion fouille ;  
Et leur reconnaissance a payé la rançon  
Des coursiers de Nassau que vend la trahison.  
O crime ! ils osent rendre au fils de la victoire  
Les nobles animaux , compagnons de sa gloire !**

Guerre et vengeance ! un prompt et juste châtement  
Doit suivre tant d'audace et tant d'aveuglement.

Aussi point de retard : à leurs obscurs complices  
Les chefs ont indiqué le moment des supplices.  
L'heure sonne : aussitôt ils accourent aux lieux  
Où doit, à leur signal, s'ouvrir un drame affreux.

Dans leur bouche déjà l'infâme Brabançonne,  
Prélude de désordre, aux carrefours résonne.  
A ces accens connus, et voleurs et pillards  
Ont relevé soudain d'ignobles étendards ;  
En groupes menaçans ils encombrant ces places  
Qui de tant de forfaits gardent encor les traces ;  
Les chefs ont reconnu l'attroupement fatal,  
Et sur leurs lèvres glisse un sourire infernal.

Le signal est donné : tout s'ébranle et la foule  
Par la ville à grand bruit en vague immense roule.  
A leur tête s'agite avec d'horribles cris  
Un homme déroulant la liste des proscrits ;

Car, la veille, les chefs, dans leurs cercles intimes,  
Ont recensé d'avance et marqué leurs victimes.  
Anathème, anathème à tout nom respecté !  
Sur la liste fatale il faut qu'il soit porté.  
Là sont les fils des grands, orgueil de notre histoire,  
Tous les représentans de notre vieille gloire,  
Trazegnien et Marnix, d'Ursel et tous ces noms  
Qu'ont rendus immortels d'immaculés blasons.  
Des pillards autour d'eux la hideuse cohorte  
Rugit, de leur palais prête à briser la porte,  
Et des exécuteurs de ces lâches complots  
De moment en moment se grossissent les flots.

Mais au-delà du seuil le tourbillon s'élançe,  
Et du saccagement l'œuvre affreuse commence.  
Dans les brillans salons que le luxe enrichit  
Sous les coups redoublés tout croule, tout fléchit ;  
La hache retentit, prompte comme la foudre,  
Et les lambris atteints tombent réduits en poudre.  
Que d'objets précieux, de chefs-d'œuvre des arts  
Disparus sans retour ou dans la fange épars !

Sous des pieds furieux chaque ornement se broie ,  
Ou d'un adroit filou soudain devient la proie .

Comme s'il s'agissait d'un innocent plaisir ,  
La dévastation continue à loisir ;  
Des gardiens des lois pas un seul ne s'apprête  
A troubler les transports de cette horrible fête .  
Seulement tant d'excès s'arrêtent suspendus ,  
Lorsque sur leurs grabats les brigands étendus  
Demandent au sommeil une force nouvelle ,  
Pour finir comme il faut leur œuvre criminelle .

La lumière naissante à peine a reparu ,  
La bande de nouveau vers sa proie a couru ,  
Et reprend aussitôt , d'une main plus pressée ,  
Sa tâche de pillage, un instant délaissée .

Mais où se cachent donc , en ces momens affreux ,  
Des guerriers du pays les bataillons nombreux ?  
Soldats de la patrie , armés pour sa défense ,  
Dorment-ils tous au sein d'une molle indolence ?

Accourez, nobles preux, frappez, point de lenteur,  
Ici l'inaction serait le déshonneur.

Mais c'est en vain que l'œil les cherche dans Bruxelles,  
Aucun d'eux ne répond à la voix qui l'appelle ;

Tous sont absents. Mais non, je me trompe, et là-bas  
Ne vois-je pas errer de valeureux soldats ?

En effet, Rodenbach par la cité les guide ;

Mais, ô crime ! ô douleur ! ce chef, toujours perfide,  
Dans un lâche dessein a fourvoyé leurs pas :

Il les mène partout où l'on ne pille pas.

Rodenbach ! désormais ce nom conspué brille

Parmi les noms flétris dont le pays fourmille.

Cependant de guerriers quelques groupes épars  
Sont apparus aux lieux qu'assiégent les pillards.

L'espérance renaît, on respire, ces braves

Du volcan déchainé vont refouler les laves.

Mais non, près des pillards le chef reste interdit,

Des soldats autour d'eux le cercle s'arrondit,

Et fidèles, hélas ! aux ordres qui les pressent,

Leurs armes à leurs pieds honteusement s'abaissent.

Bien plus , sur les tronçons du mobilier brisé  
Avec les vils brigands ils ont fraternisé ;  
De malheureux soldats s'enivrent à la coupe  
Que d'un vin dérobé remplit l'infâme troupe ,  
Et guerriers et pillards, ensemble confondus ,  
Sont comme des vainqueurs dépouillant des vaincus.

Tel est aux jours de deuil le scandale ordinaire  
Qu'est contraint de donner le glaive militaire :  
Après du criminel il semble se ranger ,  
Non pour l'anéantir , mais pour le protéger.

Mais si le glaive dort, mais si la loi sommeille ,  
Il reste un autre espoir : peut-être le roi veille ;  
Impossible que seul , plongé dans le repos ,  
De ses sujets proscrits il ignore les maux.

La voix des saccageurs tonnant depuis trente heures ,  
A pénétré sans doute aux royales demeures ;  
Cette voix dans son cœur grondant comme un tocsin  
Lui dictera sans doute un généreux dessein ;  
Il voudra tout dompter par lui-même , et la hache  
A son manteau de roi ne fera point de tache.

Oui , Léopold s'avance. Au sein de la cité  
Un superbe coursier fièrement l'a porté.  
Plus de terreur , devant la majesté royale ,  
Tremblante , va s'enfuir la cohorte vandale.  
Et qui donc l'attendrait ? son épée en courroux  
Sortirait du fourreau pour les dévorer tous.  
Silence ! le voilà , c'est le moment suprême  
Où se révèle un roi digne du diadème ;  
Silence ! mais quels cris à cette heure d'effroi ?  
C'est : Vive Léopold ! vive , vive le roi !  
C'est ainsi qu'en hurlant les briseurs le saluent.  
Or , voici qu'il répond aux cris qui le polluent :  
On l'ose inaugurer souverain des pillards ,  
Et lui , fixant sur eux de tranquilles regards ,  
Il s'arrête impassible , et d'un serein visage  
Semble approuver leur œuvre et goûter leur hommage ;  
Il s'incline , et la hache , immobile un moment ,  
Tombe avec plus de force et plus d'acharnement.

Il est parti. La foule , à détruire obstinée ,  
Achève lentement sa seconde journée ,

Et, le soir, aux regards indignés et surpris  
Vingt palais saccagés étalent leurs débris.  
Et quand la horde enfin s'arrête, haletante,  
Quand aux bras fatigués la hache est trop pesante,  
Quand on voit les brigands sous leurs toits dispersés,  
Alors les bataillons accourent empressés,  
Le sabre alors s'agite avec un zèle extrême,  
Pour extirper un mal disparu de lui-même.

Mais la justice enfin fait entendre sa voix,  
Et voici se dresser la majesté des lois.  
Écoutez leur arrêt juste ensemble et sévère :  
Pour que tous soient frappés d'une peur salutaire,  
Pour expier la honte et les forfaits d'avril,  
Les amis des pillés sont voués à l'exil !....

Plus tard, pour réparer ce qu'ils ont pu commettre,  
Et voleurs et pillards auront à comparaître.  
Tous solennellement on les verra jugés ;  
Les jurés sur leur sort seront interrogés,  
Et rendant un verdict à jamais mémorable,  
Les jurés répondront : Nul d'entr'eux n'est coupable.

P. L.

## QUATRAIN

*Adressé à S. A. R. le prince d'Orange, en lui remettant le*

**DISCOURS SUR L'ÉTUDE DES PROVINCES BELGIQUES.**

Que j'aime à retracer nos époques de gloire,  
A peindre nos anciens héros !  
Mais , prince, vos nobles travaux  
Nous rendent bien mieux leur histoire.

M. le Baron DE STASSART ,  
*Président du sénat belge.*



## **LA PREMIÈRE PIERRE,**

**OU L'INAUGURATION DU CASINO A GAND.**

**Il faut bâtir ! — Quoi qu'ait dit la colère  
Des abatteurs, en tous lieux soulevés,  
Honorons-nous de poser une pierre :  
Cela vaud mieux qu'arracher vingt pavés !  
Flore ! Apollon ! à vous on la dédie,  
Inaugurez ce temple radieux !  
Encens de fleurs, encens de mélodie,  
Montez ensemble à la voûte des cieux !**

**Où s'élevait une colline impure  
Un beau palais va charmer les regards ;  
L'église abonde en fait d'architecture ;  
Honneur à vous, marguilliers des beaux-arts !  
Fasse le ciel qu'un jour on exproprie  
D'autres fumiers, non moins contagieux !....  
Encens de fleurs, encens de mélodie,  
Montez ensemble à la voûte des cieux !**

2.

Flore idolâtre et Cécile chrétienne,  
Ici viendront se donner rendez-vous,  
L'une, étalant sa robe de païenne ;  
L'autre, exhalant ses accords les plus doux !  
Roelants arrive, et, de sa main hardie,  
Bâtit l'enceinte où s'uniront leurs jeux....  
Encens de fleurs, encens de mélodie,  
Montez ensemble à la voûte des cieux !

Concitoyen exilé de la fête,  
Mais nourrissant en moi le souvenir,  
Permettez-moi de relever la tête  
Au souffle heureux d'un prochain avenir.  
On chassera tel qui me congédie :  
Je n'en suis pas à mes derniers adieux....  
Encens de fleurs, encens de mélodie,  
Montez ensemble à la voûte des cieux !

CH. F.

**LES DEUX COUSINS ,**

SOUVENIR DU MOIS D'AOUT 1831.

Lorsque retentit le clairon ,  
L'âme diversement frappée ,  
Wei... dit : Je prends mon épée !  
Cob.... dit : Je prends mon lorgnon !

CH. F.



**SUR L'ACADÉMIE DE BRUXELLES ET LÉOPOLD.**

NÉS TOUS DEUX LE 16 DÉCEMBRE.

Douce conformité ! l'avorton de Thérèse  
Et cet autre avorton, notre roi cobourgien ,  
Tous les deux naquirent le seize ,  
Afin de ne servir à rien .

CH. F.

## LE DRAPEAU BELGE.

CANTATE.

RÉCITATIF.

Oui, je te reconnais à ce jaune livide,  
Coupé d'un noir lugubre et d'un rouge homicide ;  
Torchon de Van der Noot, oui, je t'ai reconnu !  
Toi que broda Pineau de sa main libertine,  
Gage de honte et de ruine,  
Drapeau, dis-nous pourquoi te voilà revenu ?

CHANT.

Cher à la canaille abrutie,  
Dis-nous de quelle sacristie  
Ta vieille dépouille est sortie,  
Hideuse comme aux premiers temps ?  
Tout couvert des crackats du monde,  
Tu dormais dans la nuit profonde.  
D'où nous vient ton aspect immonde ?  
Reculons-nous de quarante ans ?

Qui l'eût prévu , lorsque Guillaume ,  
De bienfaits semant son royaume ,  
Dans les palais et sous le chaume  
Cultivait l'humaine raison ,  
Que voilant ces pures lumières ,  
L'étendard des capucinières ,  
Des abbés et des cuisinières  
Reparaîtrait à l'horizon ?

**RÉCITATIF.**

Il est beau , l'étendard , quand tout brillant de soie ,  
Dans les processions , superbe , il se déploie ,  
Et que les *oremus* bourdonnent à l'entour ;  
Mais c'est peu d'un éclat dévot et pacifique.  
Drapeau-linceuil de la Belgique ,  
Apprends-nous quels exploits ont marqué ton retour ?

C'est Gaillard égorgé , parmi des chants de fête ,  
Quand tes triples couleurs ondoyaient sur sa tête ,

Et voilaient du martyr le douloureux trépas ;  
C'est Voortman que couvrait ton ombre meurtrière ,  
    Quand , victime héroïque et fière ,  
Il mourait à tes pieds et ne t'embrassait pas.  
Il est un souvenir moins sombre et plus modeste.  
O plaines de Louvain ! c'est vous que j'en atteste ,  
O vous qui l'avez vu s'inclinant tout craintif ,  
De l'horrible mêlée esquivant la poussière ,  
    Redoutable bannière ,  
Que l'œil suivait à peine en son vol fugitif !

**CHOEUR DES HONNÊTES GENS.**

Daigne le ciel , que je supplie ,  
Sur ta triple couleur pâlie  
Répandre juste autant de pluie  
Qu'en contient l'urne du Verseau !  
Que pour toi , guenille adorée ,  
Zéphir s'unissant à Borée  
Te précipite lacérée  
Dans le lit boueux du ruisseau !

CH. F.

**MOT SUBLIME D'UN SÉNATEUR BELGE.**

Quarré, le sénateur, en lisant dans Berchoux :

« Le Sénat mit aux voix cette affaire importante,

« Et le turbot fut mis à la sauce piquante, »

S'écria furieux : « Si c'eût été chez nous ! »

J'approuve fort votre colère,

Lui dit un curieux, qui l'avait entendu ;

Mais vous, en pareil cas, qu'auriez-vous répondu ?

— Moi, Monsieur, j'aurais dit, sans crainte de déplaire :

Qu'on le mette au beurre fondu !

CH. F.



**COUPLETS**

CHANTÉS A UN BANQUET OFFERT A M. JOSEPH KOELMAN, D'ANVERS,  
QUI AVAIT ÉTÉ CONDAMNÉ A UN MOIS DE PRISON POUR AVOIR BLESSÉ  
EN DUEL UN OFFICIER DE LA MARINE BELGE.

(NOVEMBRE 1884).

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Chez nous tout va de mal en pis ,  
Lentement le pays s'épuise ,  
Et quand tout meurt , sur nos débris  
S'élève et s'agrandit l'église.  
Mais en vain croit notre embarras ,  
La misère en vain nous dévore ;  
Nassau toujours veille là-bas :  
Mes chers amis , j'espère encore.

Le froc s'étale triomphant ,  
La monacaille nous inonde ,  
Mais le pays en frémissant  
Repousse cette engeance immonde.

**Pullulez , moines fainéans ,  
Sous la bannière tricolore ;  
Je crois à Guillaume , au bon sens :  
Mes chers amis , j'espère encore.**

**La Belgique , en proie aux brigands ,  
Voit dévaster ses bords fertiles ;  
A la voix de lâches tyrans ,  
La ferreur descend sur nos villes.  
Mais sous ce criminel effort  
Succombe un pouvoir qu'on abhorre :  
Avril est son arrêt de mort.  
Mes chers amis , j'espère encore.**

**Ces hommes voudraient nous ravir  
Jusqu'aux vertus héréditaires ,  
Et par eux l'étranger doit fuir  
Nos plages inhospitalières.  
Tant de forfaits seront punis ;  
Un jour , puisse-t-il vite éclore !  
Les tyrans seront les bannis.  
Mes chers amis , j'espère encore.**

Pour mieux accabler de leurs coups  
L'opinion qui se soulève,  
Du soldat belge contre nous  
Ils osent diriger le glaive.  
Mais Koelman n'est point interdit  
De tant de fureurs qu'il déplore ;  
Koelman paraît et chacun dit :  
Mes chers amis , j'espère encore.

Gloire à Koelman , honneur d'Anvers !  
Grâce à lui , le torrent rapide ,  
Lâché par la main des pervers ,  
S'arrête en sa course homicide,  
Lorsque de braves tels que lui  
Un pays opprimé s'honore ,  
Non , son bonheur n'est point fini.  
Mes chers amis , j'espère encore.

P. L.

### LA LAMPE A TROIS BECS.

UN CERTAIN VICAIRE DE LA COMMUNE DE ZWÈVEGHEM, NOMMÉ  
LAMPE, AYANT ADRESSÉ A S. M. LÉOPOLD UNE PÉTITION POUR  
OBTENIR LA CROIX DE FER, CETTE DEMANDE A SUGGÉRÉ LA PIÈCE  
DE VERS QU'ON VA LIRE.

Sire ! plein de-respect, je viens très-humblement  
Vous dire les exploits d'un zèle encor brûlant ;  
Vous exposer combien, à force de fumée,  
J'ai de Nassau proscrit noirci la renommée.  
Et su lui préparer, dès dix-huit-cent-vingt-neuf,  
La chute de son trône, à vous un trône neuf.

Il était temps : partout, aux *lamps* qu'on révère,  
Protégé du têtù, le gaz faisait la guerre ;  
Et les prêtres voyaient bien moins clair à l'autel,  
Que Van Maanen rentrant de nuit à son hôtel.  
Bientôt on aurait vu jusques dans la chaumière,  
Briller du gaz maudit la maudite lumière.

Aussitôt je parcours villages et hameaux ;  
Je gagne les sonneurs, les chantres, les bedeaux,  
Les fossoyeurs, et puis quelques gardes-champêtres,  
Puis d'autres employés (il est toujours des traîtres);  
Je leur dis comme quoi Guillaume est un *Néron*,  
Qui sape sourdement notre religion ;  
Qu'en les éblouissant, la lumière nouvelle,  
Ne tend qu'à les conduire à leur perte éternelle ;  
Qu'il faut à l'instant même, en pétitionnant,  
Du ministre exiger le prompt éloignement.

Cette pétition par mes soins préparée,  
A ma voix, par cinq cents et plus est soussignée,  
Et les lampes partout allant du même train,  
La révolution, sire ! éclate soudain.  
Je l'apprends, et plus prompt qu'un maquereau qui nage,  
Je quitte mon église ainsi que mon village :  
Bruxelles me reçoit, et dès le même instant,  
Le peuple souverain, (mais provisoirement)  
Saluant mes trois becs, avale leur fumée,  
Présage de son sort et de sa renommée!...

Je leur en donne ainsi durant toute la nuit ;  
Le lendemain le gaz devant la lampe fait....  
Je retourne à mon poste , où le peuple en prière ,  
Rendant grâce au seigneur , a béni ma lumière !

Sire ! ne croyez point qu'un courage rétif ,  
M'ait fait quitter Bruxelles au moment décisif ;  
Oh non ; daignez plutôt , o vous en qui j'espère !  
En trouver la raison dans mon saint caractère :  
Loin de la capitale on me vit , nuit et jour ,  
De la révolte sainte entretenir l'amour ;  
Dans les élections je me rendis utile ;  
Je vous poussais mes gens comme on pousse une bille :  
Le peuple se battait , et moi , brûlant en paix ,  
Je vis mes protégés arriver au congrès.

Sire ! on vous a choisi.... révolutionnaire ,  
La Belgique invoquait la France et l'Angleterre ;  
On vous a préféré.... vous serez le soutien  
Des lampes à trois becs , qui vous le rendront bien....

Peut-être un jour aussi , dépouillant le vieil homme ,  
Vous viendrez-vous ranger dans le troupeau de Rome ?  
Sire ! dans cet espoir , la moindre lampe à bec ,  
Saura toujours tenir votre peuple en échec .  
En attendant , grand roi , si je suis votre amie ,  
Accordez-moi la croix , ma seule et douce envie !

*Anonyme.*



**LUI !**

**COUPLETS CHANTÉS A LA SOCIÉTÉ DE LA LOYAUTÉ , A ANVERS,**

**LE 24 AOUT 1835.**

J'avais brisé la lyre du poète ;  
Mais maintenant qu'un grand jour a relui,  
J'ai retrouvé ma voix long-temps muette,  
Et de nouveau mes chants ont retenti  
Pour Lui.

Je vois encor l'auréole éclatante  
Dont scintillait le royaume agrandi,  
Et de trésors cette source abondante,  
Coulant sans fin sur un sol rajeuni,  
Sous Lui.

Mais qu'ai-je vu depuis dans la Belgique ?  
Mon beau pays pour long-temps avili,  
Ses fils menés au fouet du fanatique,  
Et son bonheur, hélas ! évanoui,  
Sans Lui.

Mais si le Belge est tombé dans l'abîme ,  
Pour l'en tirer s'étend un bras ami.  
Ce bras confond la révolte et le crime.  
L'Europe trouve un indomptable appui

En Lui.

Partout rugit la horde conspirante ;  
Princes et rois ont lâchement pâli ;  
Lui, les rallie à sa voix imposante ;  
Leur trône à tous se rassied raffermi

Par Lui.

N'en doutons pas, d'un si rare courage  
Par nous, un jour, le fruit sera cueilli.  
Oui, nous verrons la fin d'un long orage,  
Et le Batave au Belge réuni

Sous Lui.

Concitoyens, mes amis et mes frères,  
Qu'un même but attire tous ici,  
Ouvrez vos cœurs, levez, videz vos verres,  
Et répétons long-temps ce vœu chéri :

A lui !

P. L.

**S. M. L..... ET LA COMÈTE.**

Entre Cob.... et la comète  
Astres tous les deux éclatans,  
Et tous les deux aux goûts errans,  
La ressemblance est bien complète ;  
Et vraiment rien n'y manquerait,  
(S'il faut en croire Quetelet)  
Sauf une erreur de la nature,  
Qui, par un caprice indiscret,  
Dotant l'un d'une chevelure,  
Couvrit l'autre d'un faut toupet.

CH. F.



**CHANT D'ALLEGRESSE DU BARON DE NEVELE.**

AIR : *la treille de sincérité.*

Mon âme

De plaisir se pâme :

Arrière, manans et bourgeois !

Respect à Monsieur de Dubois !

Roi de mon choix, dieu ! que je t'aime !

D'une savonnette à vilain

Il a daigné, s'armant lui-même ,

Me débarbouiller de sa main.

Pour remonter à mon grand-père ,

J'aurais en vain crevé mes yeux ;

Mais vivø le roi populaire !

J'ai , grâce à lui, cinquante œux !

Mon âme , etc.

Comme il est partout des critiques :

Léopold , criront les malins ,

Encourage ainsi les fabriques....

Les fabriques de parchemins.

**Mais que m'importe la satire ?**

**Nos neveux , moins prompts à railler ,**

**Diront peut-être , un jour , sans rire :**

**Léopold et Dubois premier !**

**Mon âme , etc.**

**Des fortes races de Belgique**

**Loin de nous l'appui féodal !**

**Leur arbre généalogique**

**Étoufferait l'ormeau royal.**

**Il faut , quoique chacun en glose ,**

**Il faut , près de l'auguste ex-veuf ,**

**Pour la royauté fraîche éclore ,**

**Un faubourg Saint-Germain tout neuf.**

**Mon âme , etc.**

**D'une nob lesse plébéienne ,**

**Bruxelle enfin va se parer ;**

**L'autre d'ailleurs est trop ancienne :**

**Ça ne peut pas toujours durer.**

**Marnix, Ursei et Trazegnle :**  
**Etaient bons pour la vieille cour ;**  
**Qu'ils s'en aillent de compagnie ,**  
**Pour que les Dubois aient leur tour !**

**Mon âme, etc.**

**C'était une insulte grossière ,**  
**Un outrage à l'égalité,**  
**De déployer une bannière**  
**Plus vieille que la royauté.**  
**En semant le nouvel empire,**  
**De gentilshommes tels que moi ,**  
**Aucun du moins ne pourra dire :**  
**Je suis plus noble que le roi !**

**Mon âme, etc.**

**Salut, au nom de la patrie ,**  
**Rodenbach, sire de Roulers!**  
**Et toi, fleur de chevalerie ,**  
**Illustre écuyer de Peeters !**

Que la noblesse en carmagnole ,  
En tous lieux s'élève impromptu ;  
Salut au baron de Dugniolle !  
Salut au marquis de Bailliu !

Mon âme , etc.

J'en rougis pourtant , quand j'y pense ,  
Mon titre est-il bien mérité ?  
D'où me vient cette récompense ?  
Qu'ai-je fait pour Sa Majesté ?  
J'étais chez moi , dieu me pardonne !  
Tandis qu'à Louvain l'on fuyait :  
Bien plus , si ma mémoire est bonne ,  
J'étais chez moi... quand on pillait.

Mais n'importe  
Par quelle porte  
Entre l'honneur que je reçois ,  
Respect à Monsieur de Dubois !

CH. F.

## **LES DEUX ANNIVERSAIRES.**

(DÉCEMBRE 1835.)

Redouble tes brouillards, sombre mois de décembre !  
De tes vents déchainés renforcé encor le cris !  
Voile à nos yeux ce jour où d'impurs favoris  
Vont à long flots vomir leurs hymnes d'antichambre.  
Redouble tes brouillards, sombre mois de décembre !  
De tes vents déchainés renforce encor le cris !

Si mon souvenir ne me trompe ,  
Il vient, pour la cinquième fois ,  
Le jour, où brillera la pompe  
Du fétichisme bruxellois.  
On fait sortir du sanctuaire ,  
On étale au pieux vulgaire ,  
On montre à la clarté des cieux  
La royale et lugubre idole ,  
Qui s'apprête à remplir son rôle  
Dans un dédain silencieux.

O Léopold ! vois comme on t'aime !

Vois tous ces courtisans dorés !

Luthérien, crains-tu l'anathème ?

Vois tous ces courtisans mitrés !

Mais, comme la sauvage orfraie,

Qu'une clarté subite effraie

Dans la profondeur de ses bois,

Lui, se livre à de noirs présages,

Choqué de voir tant de visages,

Etourdi d'ouïr tant de voix.

Car l'aspect de son peuple et le blesse et l'irrite,

Ce grand roi qu'outre-mer la révolte a cherché ;

Il le craint, le hait ou l'évite,

Ou voyageur, ou cénobite,

Tour à tour errant et caché.

Et s'il chérit la solitude,

Ce n'est point l'asile où parfois,

S'échappant à la multitude,

Viennent méditer les bons rois ;

Où la sublime rêverie ,  
Comme une seconde Égérie ,  
Epure , affermit leur regard ,  
Et d'où reparaissant au monde  
Ils versent d'une main féconde  
Des bienfaits mûris à l'écart.  
C'est la solitude morose  
Le taciturne isolément  
D'une âme , en soi toujours enclose ,  
Que ronge un éternel tourment ;  
Là , dans de désertes demeures ,  
L'oisiveté file les heures ,  
Nul penser n'en marque le cours ;  
On dirait l'immonde araignée,  
Brisant sa toile dédaignée  
Et la recommençant toujours !

Ecoute cependant comme un peuple s'énivre  
De ces chants qu'il ne comprend pas !  
Interrogez leurs yeux et marchez sur leurs pas ;

Qu'il vive , disent-ils. — Eh ! qu'il commence à vivre !  
Qu'il vive ! il est bien tard , hélas !

A-t-il vécu , cet homme ? aux jours de la mêlée ,  
Lorsque l'Europe échevelée  
Appelait au secours roi , prince et citoyen ,  
Que partout se heurtait , sur sa face ébranlée ,  
Un monde neuf , un monde ancien ,  
On vit , inébranlable au souffle de la guerre ,  
Dans son fourreau honteux qui balayait la terre  
Un seul glaive — et c'était le sien !

A-t-il vécu cet homme ? ô Belgique ! ô patrie !  
Lui que Gérard cacha sous son immense écu ,  
Lui que tu fis monarque et qui seul t'a flétrie ,  
Réponds , cet homme a-t-il vécu ?

Trainant ses jours blasés dans un loisir futile ,  
Sur les marches d'un trône ou sur le trône assis ,  
C'est la même indolence et les mêmes soucis ,  
Toujours lui , toujours L'INUTILE !

Tel n'était point ce chef , présent quoique banni ,  
Dont un cercle pieux , en secret réuni ,

Plein d'un noble transport, moins bruyant que sincère,  
Douze jours écoulés, fêtait l'anniversaire ;  
Nul, en pensant à lui, ne se dit qu'a-t-il fait ?  
Quels titres sont les siens ? Quels exploits ? quel bienfait ?  
Quels travaux ont tenu sa jeunesse occupée ?  
En quels lieux, en quel temps, rayonna son épée ?  
Son histoire est gravée en notre souvenir,  
Et son brillant passé garantit l'avenir.  
Du livre de sa vie, où chacun lit sans peine,  
Chaque mot étincelle, et chaque page est pleine !  
Nous ne l'aurions point vu, dans nos communs revers,  
Fugitif à Louvain, oisif aux pieds d'Anvers ;  
De l'étranger hautain mendiant l'assistance  
Prosterner le nom belge aux genoux de la France :  
Car, au temps où Nassau commandait nos soldats,  
Ils défiaient la France et ne l'invoquaient pas !

Ainsi le mois qui clôt l'année,  
Sa course à demi terminée,

Voit les honneurs du brave et ceux du fainéant,  
Etonné qu'on célèbre, en la même patrie,  
L'anniversaire de la vie,  
L'anniversaire du néant !

Mais que notre cœur se résigne,  
L'avenir est à nous, l'avenir est certain :  
« Le triomphe au plus juste et le trône au plus digne »  
C'est le dernier mot du destin.

Ch. F.



### **LE CHRÉTIEN ERRANT.**

Roi du peuple, il ne voit dans ce sublime poste  
Que le droit glorieux de voyager en poste.  
Toujours et par monts et par vaux,  
Il veut que tour à tour chacun de nous l'héberge.  
Don Quichotte érigeait auberges en châteaux ;  
Pour ce royal creveur d'infortunés chevaux,  
La Belgique, au rebours, n'est qu'une immense auberge.

CH. F.

### **QUATRAIN**

**SUR LE PALAIS DE JUSTICE EN CONSTRUCTION A GAND.**

Cela n'entre pas dans ma tête,  
Et d'honneur je n'y comprends rien,  
Quand tous les jours on la maltraite,  
Qu'on veuille la loger si bien.

CH. F.

**PETIT BON HOMME VIT ENCORE.**

CHANSON DE TABLE.

AIR : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

Parmi tant de jeux différens  
Il en est beaucoup que l'on vante :  
Pour moi , de tous ces passe-temps  
Un seul et me plaît et m'enchanté.  
Ce jeu que je trouve charmant  
Et qu'avant tout autre j'adore ,  
Mes amis , c'est tout uniment :  
Petit Bon Homme vit encore.

A l'aspect des maux d'ici-bas  
Souvent mon âme est indignée ,  
Mais, ferme, je ne jette pas  
Le bon manche après la cognée.  
Songeant à mon jeu favori ,  
A tous ces maux que je déplore  
J'oppose mon refrain chéri :  
Petit Bon Homme vit encore.

Un ..... lâche et sot  
Voudrait régner sur la Belgique ;  
Mais on lui dit : c'est bien trop tôt,  
Mon cher, quelle mouche te pique ?  
Trône volé ne dure pas.  
Malgré l'orgueil qui te dévore ,  
A son maître tu le rendras.  
Petit Bon Homme vit encore.

Sur notre malheureux pays ,  
En proie à des ombres fanées ,  
Pour mieux nous tenir asservis ,  
On condense encor les ténèbres.  
Mauvais prêtres , il tombera  
Ce vaste éteignoir qu'on abhorre ;  
Le flambeau se rallumera.  
Petit Bon Homme vit encore.

Assommeurs , pillards et forbans  
Chez nous trouvent bonne litière ;  
Crachats , étoiles et rubans  
Rayonnent à leur boutonnière.

Profitez de vos derniers jours ,  
La croix de fer qui vous décore ,  
Messieurs, ne tiendra pas toujours.  
Petit Bon Homme vit encore.

Afin de guérir à jamais ,  
Les maux où nous sommes en butte ,  
Amis , peut-être est-il bien près  
Le jour de glorieuse lutte.  
Moi je connais , pour ce jour-là ,  
Quelqu'un dont le bras peut tout clore.  
Vainqueur , il dira : Me voilà ,  
Petit Bon Homme vit encore.

Oh ! plus que jamais espérons !  
Détrompés et quittant la fange ,  
Tant de Belges suivent les bons  
Sous la noble bannière orange.  
Que maintenant coule le vin ,  
Que des verres le bruit sonore  
Accompagne ce doux refrain :  
Petit Bon Homme vit encore.

P. L.

## UN RUSÉ COQUIN.

Tandis qu'on exposait au carcan, sur la place ,  
Un faussaire fameux, un insigne fripon ,  
La foule se pressait pour l'observer en face.  
Le fin mâtois ! s'écriait-on.

— Lui ! dit un passant ; ma foi, non ,  
Sa sottise me semble insigne :  
S'il était fin, il ne serait pas là ?  
Au même instant, *Reigor* passa ;  
Tenez, poursuivit-il, au mot joignant un signe,  
Un rusé coquin, le voilà !

*Anonyme.*



**LA NOUVELLE CENSURE ,**

**OU EXPÉDITION DES SOLDATS DE LA GARDE ROYALE, DITS LES GUIDES,  
CONTRE LES BUREAUX DU JOURNAL LE LIBÉRAL.**

(FÉVRIER 1836).

AIR : *Halte-là , la garde royale est là.*

La presse est libre en Belgique ,

Dit la constitution ,

Mais on y met , en pratique ,

Certaine restriction.

De votre plume incivile ,

Gazetiers fiers et retors ,

Tempérez un peu la bile :

Respect aux gardes du corps !

Halte-là ,

La garde royale est là.

On ne doit aux barricades

Qu'un royaume rabougri :

Donc , Messieurs , point d'incartades ,

Ne poussez qu'un faible cri.

4.

Petit trône qui chancelle  
Au bruit ne peut résister.  
Aussi , gare à tout rebelle  
Qui persiste à tempêter !

Halte-là , etc.

Un journaliste profane  
Siffle les élections ;  
Aux missions il ricane ,  
Il rit des processions.  
Saint Detheux , qui prend l'alarme ,  
Dit : je mettrai promptement  
Une fin à ce vacarme ,  
Une digue à ce torrent.

Halte-là , etc.

Vite en censeurs l'on transforme  
Les soldats gardiens du roi ,  
Doux censeurs en uniforme ,  
Débutez dans votre emploi.

Beau début ! à leur sortie ,  
L'écrivain mal avisé  
Voit sa presse anéantie  
Et son mobilier brisé.  
Halte-là , etc.

De Mérode à la tribune  
Vantant les gardes du corps ,  
Dit qu'à la presse importune  
Il faut ces nouveaux Mentors.  
Le juge , que rien n'arrête,  
En vain les voue aux donjons ,  
Le bon Léopold leur jette  
Et grâce et croix et galons.  
Halte-là , etc.

C'est peu : grande récompense  
A toute grande action !  
Pour eux la cour en silence  
Forge une souscription.

**On dit même qu'on espère  
Que de hauts intercesseurs  
Feront par notre Saint-Père  
Canoniser nos censeurs.**

**Halte-là, etc.**

**Au royaume en miniature  
Fleurissent tous les abus,  
Vol, anarchie, imposture,  
Sottises de parvenus.  
A toutes ces petites, . . .  
Comme à tous ces grands méfaits,  
Dans des rimes vengeresses,  
Déclarons la guerre..., mais,**

**Halte-là,**

**La garde royale est là.**

**P. L.**



**M. QUETELET,**

**CHEVALIER DE L'ORDRE LÉOPOLD.**

*AIR : Mon vieil habit.*

Mathieu Lansberg de la pauvre Belgique,  
Nostradamus de nos cieux en courroux,  
A qui, grâce au lorgnon magique,  
La comète fait les yeux doux,  
Une altesse, qui n'est pas fière,  
Daigne t'adjoindre à deux mille pieds-plats.  
La croix Cobourg salit ta boutonnière,  
Mon pauvre ami, ne t'en réjouis pas !

Plus d'une croix éclate, radieuse,  
Mais de tant d'étoiles d'honneur,  
Tu récoltes la nébuleuse....  
Ce n'est pas jouer de bonheur.  
De Léopold tu portes la bannière,  
Mais ses rubans sont autant de *crachats*.  
La croix Cobourg salit ta boutonnière,  
Mon pauvre ami, ne t'en réjouis pas !

Rappelle-toi tes veilles d'indigence ,  
Ces flots heurtant ton bateau qui craquait (1) ;  
Rappelle-toi l'honorable indulgence ,  
Daignant prévoir le talent qui manquait ;  
Falk était là , sa bonté familière ,  
A ta plainte ouvrait ses larges bras.  
La croix Cobourg salit ta boutonnière ,  
Mon pauvre ami, ne t'enorgueillis pas !

La vie est courte et longue est l'infâmie ;  
En vain tes regards curieux ,  
Pour cacher ici bas ta vie ,  
Veulent se plonger dans les cieux ;  
Chacun a suivi ta carrière ,  
Ta place est prise entre les apostats ;  
La croix Cobourg salit ta boutonnière ,  
Mon pauvre ami, ne t'en réjouis pas !

CH. F.

---

(1) Allusion à la *Nacelle*, élégie de M. Quetelet, où il s'épanchait allégoriquement, prosternant sa reconnaissance sous les talons de M. Falk, ministre de l'intérieur alors.

**DE LA CROIX DE FER ET DES ÉPIGRAMMES  
QUI S'EN SUIVENT.**

1.

**PLAINTE D'UN VIEUX DÉCORÉ D'AUSTERLITZ EN RECEVANT  
LA CROIX DE FER.**

Cadeau du plus chéri des rois,  
Sur ma poitrine tu fais tache :  
Ce n'est point la croix qu'on m'attache ;  
C'est moi qu'on attache à la croix.

2.

Léopold, plus malin encor que feu gribouille,  
Sagement prend soin d'octroyer  
A nos guerriers oisifs, dont la valeur se rouille,  
Une croix d'un métal sujet à se rouiller.

3.

Sceptre de *fer*, chemin de *fer* et croix de *fer*,  
Tout d'un règne de *fer* nous reproduit l'image !  
Pour moi, de ce métal, à nos meneurs si cher,  
Je ferais un tout autre usage.  
Comment l'emploieriez-vous, vous qui parlez si beau ?  
Je le ferais rougir, et marquerais Lebeau.

CH. F.

## MON HISTOIRE.

AIR : *On ne sait pas ce qui peut arriver.*

J'étais jadis un très bon gentilhomme,  
Vivant tranquille au fond de mon château ;  
Mais Belzebuth, un jour, je ne sais comme,  
Vint me tenter sous les traits de Lebeau.  
Venez, dit-il, trôner sur la Belgique,  
Elle est perdue, il vous faut la sauver ;  
Mais conservez ce beau manoir antique.  
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Fut dit, fut fait, dans le coche on m'emballa,  
On m'expédie aux premiers paquebots.  
Puis, arrivé dedans ma capitale,  
Je fis serment d'obéir aux cagots.

Huit jours après, loin du champ de victoire,  
Au grand galop, on me vit m'esquiver :  
J'aime mieux fuir que courir à la gloire ;  
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Un vieux matois surchargé de famille,  
Me dit un jour : Il faut vous marier ;  
Prenez, dit-il, une dot et ma fille,  
J'acceptai tout sans me faire prier.  
La femme vient, mais le million manque ;  
Pendant quatre ans, il fallut m'en priver ;  
Quand je le tins, je le mis à la banque ;  
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Les méchants rois ont adopté l'usage  
De faire agir de trop sévères lois ;  
Moi, je suis bon, et c'est par le pillage  
Que j'affermis et mon sceptre et mes droits.

Ces bons pillards , toujours je leur pardonne ,  
De tout malheur , je sais les préserver ;  
Même souvent j'en entoure mon trône.  
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Des mécréans me traitent d'imbécile ,  
Je les méprise , et me moque bien d'eux ,  
J'ai mon million et ma liste civile ,  
Des souverains je suis le plus heureux.  
Dans mes états , si Dieu me les conserve ,  
Riant du sort , je pourrai le braver ;  
Mais Claremont est toujours en réserve.  
On ne sait pas ce qui peut arriver.

*Anonyme.*



## LES OFFICIERS VERTUEUX.

CANTIQUE-ALLOCUTION DE NOS REPRÉSENTANS AUX OFFICIERS  
DE L'ARMÉE.

AIR: *Faut d' la vertu , pas trop n'en faut.*  
*L'excès en tout est un défaut.*

(Extrait de la BOMBE.)

Pour nos soldats , non , rien de mieux ,  
Que des officiers vertueux.

Donnant partout le bon exemple,  
Il faut que nos guerriers conscrits  
Passent de la grand'garde au temple ,  
Et puis du salut dans leurs lits.

Pour nos soldats , etc.

Nous comptons que , pleins de prouesse ,  
Nous les trouverons en tous lieux ,  
Assidus à servir.... la messe ,  
Prompts aux exercices..., pieux.

· Pour nos soldats, etc.

**Vu les dangers de la charpie  
Et des bols de certain docteur ,  
L'amour de la Vierge Marie  
Doit seul leur enflammer le cœur.**

· Pour nos soldats , etc.

**Du tabac que nous vend Guillaume  
La fumée offense nos sens ,  
Il faudra dans ce saint royaume ,  
Ne faire fumer que l'encens.**

· Pour nos soldats , etc.

**Le Bourgogne ou bien le Champagne ,  
A quelques-uns des plus cossus  
Parfois fait battre la campagne :  
Qu'ils boivent du vin de Jésus.**

· Pour nos soldats , etc.

Au lieu du fatras indigeste  
De l'école du bataillon,  
Ils liront le *Palmier céleste*,  
Au sortir de la mission.

Pour nos soldats, etc.

Aux officiers d'artillerie  
Vivement nous recommandons,  
De laisser là leur théorie,  
Pour l'étude des saints canons.

Pour nos soldats, etc.

A l'avenir, pour nous complaire,  
Les officiers d'état-major  
Feront briller le scapulaire  
Parmi leurs aiguillettes d'or.

Pour nos soldats, etc.

**Cuirassiers**, lanciers, chasseurs, guides,  
**Cavaliers** de toute arme, enfin,  
**Vous n'aurez désormais pour guides**  
**Que Saint-George avec Saint-Martin :**

**Pour nos soldats, etc.**

**Quant à vous**, soldats du génie,  
**Nous vous effaçons** du budget ;  
**Votre nom**, épigramme impie,  
**Sur nous produit** mauvais effet.

**Pour nos soldats, etc.**

**Guerriers**, nourrissez l'espérance  
**Que pour toute** bonne action  
**Vous porterez**, en récompense,  
**La croix....** à la procession.

**Pour nos soldats**, non, rien de mieux,  
**Que des officiers** vertueux.

**L'ANNIVERSAIRE DU PRINCE FRÉDÉRIC.**

**CHANSON DÉDIÉE A TOUTES LES LOGES INDÉPENDANTES DES PAYS-BAS.**

De Frédéric voici briller la fête ,  
Voici briller sa fête et le beau temps ;  
Son souvenir sur nous plane et s'arrête ,  
Tout imprégné des senteurs du printemps.  
Chef reconnu du lumineux royaume ,  
Lui seul ici peut nous donner la loi :  
Lui seul vivra , Stassart n'est qu'un fantôme ;  
Le vrai grand-maitre est le fils du vrai roi !

Qui lui ! Stassart, de nos saintes ténèbres  
Violerait la sublime épaisseur !  
Les capucins de leurs torches funèbres  
A nos flambeaux mêleraient la lueur !  
Au sanctuaire où le travail habite ,  
Le lourd frêlon dirait : Ouvrez , c'est moi !  
Loin de la ruche , animal parasite !  
Le vrai grand-maitre est le fils du vrai roi !

Que du **Brabant** la capitale auguste  
Suive le **cours** des ses brillans destins ;  
Que, **jusqu'au** bout spirituelle et juste ,  
Elle obéisse à ses nobles instincts.

Pour bien **choisir**, elle a la main si bonne !....

Avant **Stassart**, Cobourg en faisait foi.

Plus **indulgens**, nous n'exclûrons personne.

Le vrai **grand-maitre** est le fils du vrai roi !

Ouvrant les **yeux** et dressant les oreilles ,

Si nous **mélions** Stassart à nos travaux ,

L'**espionnage**, inquiétant nos veilles ,

Sur nous **tendrait** ses longs et noirs réseaux.

Fermons lui **bien** cette paisible enceinte ;

Ah ! pour **garder** l'antique bonne-foi ,

La **gaité franche** et la liberté sainte ,

Le vrai **grand-maitre** est le fils du vrai roi !

Oui, c'est en **vain** que le Brabant nous crie :

Gloire au **bouvier** du bétail-sénateur !

Au **Léopold** de la maçonnerie

Disons ensemble : **▲** bas l'usurpateur !

Foulons du pied une équerre infidèle ;  
Des renégats l'exemple n'est pas loi ,  
Et répétons , quoi qu'ait dicté Bruxelles :  
Le vrai grand-maître est le fils du vrai roi.

Le temps qui fuit emporte la souffrance :  
Le sable est d'or au fond du sablier ;  
Un jour viendra , gardons en l'espérance ,  
Où tomberont couronne et tablier.  
Exclus tout deux du palais , de la loge ,  
Ils s'en iront sans demander pourquoi ,  
Et nous dirons : Pitié pour qui déloge !  
Le vrai grand-maître arrive , et le vrai roi !

CH. F.



**BILLET DE FAIRE PART**

**DE L'HEUREUSE** DÉLIVRANCE DE LA REINE DES BELGES, QUI N'EST  
POINT CELLE DE LA BELGIQUE.

(Extrait du journal *La France*)

AIR : *De la contredanse du* DIABLE A QUATRE.

La mère et l'enfant se portent bien !  
Flandre trop heureuse  
Et trop peureuse,  
Bénis le destin qui, pour ton bien,  
Te bâcle un prince citoyen.

Gens fameux pour la guerre..... civile,  
Aux champs d'honneur vous perdez vos pas ;  
Mais chez vous si la gloire est stérile,  
Du moins votre reine ne l'est pas.  
La mère et l'enfant, etc,

*Levez-vous, belliqueuses phalanges !*

*Le poupon crie en tendant les bras :*

*« Allons, mettez-moi dans de beaux langes ,*

*» Papa vous a mis dans de beaux draps. »*

*La mère et l'enfant, etc.*

*Pour vêtir le petit sans-culotte ,*

*Que d'argent, que d'or on filera !*

*Quand viendra sa première quenotte,*

*Que de dents on nous arrachera !*

*La mère et l'enfant, etc-*

*Chacun s'enivrant à sa manière ,*

*Le papa va mettre à sec Louvain ,*

*Pour vider autant de pots de bière*

*Que le grand papa de pots de vin.*

*La mère et l'enfant, etc.*

*Ce bambin, qu'il faut qu'on chérisse ,*

*N'ira point croupir dans un chalet :*

*La Bel...gique sera sa nourrice,*

*La Bel...gique est une vache à lait.*

*La mère et l'enfant, etc.*

Que le sein de la mère-patrie  
A l'instant au poupon soit livré;  
Pour l'objet de notre idolâtrie  
Qu'à l'instant le peuple soit sévré.

La mère et l'enfant , etc.

Berceuse , exerce ton industrie ,  
Sur ceux dont les cris nous font frémir :  
Ce sont les *enfants de la patrie*  
Qu'il faut bercer , qu'il faut endormir .

La mère et l'enfant , etc.

Le grand père a dit : « volez , ma reine !  
« Je veux pour narguer les indiscrets ,  
« Que l'enfant , par sa riche marraine  
« Soit baptisé sur les *fontes*.... secrets.

La mère et l'enfant , etc.

Vous , qu'Anvers en France a fait connaître ,  
Grands Flandrins , vous surtout Bruxellois ,  
Un méchant marmot qui vient de naitre  
Est bien fait pour vous donner des lois.

La mère et l'enfant , etc.

Du bonheur vous atteignez le faite ,  
*Belgiquois* , chantez ce roitelet :  
Vous aurez , pour couronner la fête ,  
Quelques nouveaux tours de *gobelet*.

La mère et l'enfant , etc.

Oui , réjouis-toi , belle Belgique !  
Le destin pouvait doubler tes maux :  
Le destin t'accorde un fils.... unique ,  
Il pouvait t'accorder deux jumeaux.

La mère et l'enfant se portent bien !  
Flandre trop heureuse

Et trop peureuse ,  
Bénis le destin qui , pour *ton bien* ,  
Te bâcle un prince citoyen.



## PROMENADE A CLAREMONT.

(IMITATION DE LA CHUTE DES FEUILLES , DE MILLEVOIE.)

De la dépouille de deux rois ,  
Toeplitz allait joncher la terre :  
Metternich parlait sans mystère ,  
Van de Weyer était sans voix.  
Triste et mourante à son aurore ,  
Une malade royauté  
Érrait aux bois que , jeune encore,  
Acheta se virilité.

Bois aimé, bon jour ! je succombe ;  
Votre deuil me prédit mon sort ,  
Et dans chaque feuille qui tombe  
Ma monarchie a lu sa mort.  
D'Augsbourg oracle trop fidèle,  
Tu m'as dit : les feuilles des bois  
« Te verront encore à Bruxelles ,  
« Mais c'est pour la dernière fois.

« Le congrès germain te talonne ;  
« Plus pâle que la pâle automne ,  
« Tu penches vers Fontainebleau.  
« Ta Majesté sera flétrie  
« Avant la Lehon , si maigrie !  
« Avant qu'on ait pendu Lebeau ! »  
Et je meurs ! de sa froide haleine  
Le Czar Nicolas m'a touché ,  
Et du trône m'a déjuché ,  
Lorsque je m'y hissais à peine.

Faible couronne du Brabant ,  
Un seul jour te met en compote !  
Dans la Belgique patriote  
Il ne restera que Jottrand !  
Tombe , tombe , feuille éphémère ,  
Et , pour m'épargner ses discours ,  
Cache au désespoir du beau-père  
L'asile où finiront mes jours.

Mais , vers la solitaire allée  
Si la doctrine échevelée

Venait pleurer quand le jour fuit,  
Eveille par ton léger bruit,  
Mon ombre un instant consolée  
Il dit, s'en va... jusqu'au retour.  
Van de Weyer, qui fait la mine,  
L'avertit de son dernier jour.  
Novembre éclaira sa bédine....  
Van Praet, bien peu de temps, hélas !  
Vint, de douleur la joue enflée,  
Visiter l'altesse isolée ;  
Mais la doctrine ne vint pas !

CH. F.



**ESPÉRANCE ET SOUVENIR,**

COUPLETS POUR LA FÊTE DU ROI.

(24 AOUT 1836.)

AIR : *Muses des bois et des accords champêtres.*

On nous a dit : Belges, changez de maîtres ;  
Nous avons dit : Haine aux usurpateurs !  
Nous détestons l'ignoble joug des prêtres,  
A bas l'intrigue ! à bas les imposteurs !  
L'orage en vain brise le beau royaume,  
Dans le pays qui croit à l'avenir,  
Un chant pieux retentit pour Guillaume,  
Chant d'espérance et chant de souvenir.

Reine des mers, reine de l'industrie,  
Comme Nassau quinze ans nous la fit voir,  
Aux pieds d'un moine abaisser la patrie !  
Non, jusques là nous ne pouvons déchoir.

Nous voulons tous ce que veut le grand homme ;  
Londre et Paris ont beau nous désunir,  
Nous entonnons, en bénissant Guillaume,  
Chant d'espérance et chant de souvenir.

Ah ! c'est surtout quand le temps nous rappelle  
L'heureux moment où le roi vit le jour,  
Qu'avec transport notre bouche fidèle  
Forme des vœux de constance et d'amour.  
La trahison interdit qu'on le nomme,  
Mais quand des cœurs elle croit le bannir,  
Plus que jamais éclatent pour Guillaume  
Chant d'espérance et chant de souvenir.

Déjà six ans, ô destinée amère !  
Ont séparé le pasteur du troupeau ;  
Mais bien des yeux s'ouvrent à la lumière  
Et de l'erreur repoussent le bandeau.  
Tout le regrette, et même sous le chaume,  
Que contre lui l'on sut tant prévenir,  
Comme aux palais, on redit pour Guillaume  
Chant d'espérance et chant de souvenir.

Vive Guillaume ! ah ! dans l'âme oppressée  
Ce nom fait naître un doux soulagement ;  
Aux champs flétris c'est la fraîche rosée ,  
L'astre de paix qui luit au firmament.  
C'est sur la plaie un salutaire baume ,  
C'est le lien qui sait tout réunir.  
Oui tout répète, au seul nom de Guillaume ,  
Chant d'espérance et chant de souvenir.

P. L.



### L'ÉPÉE DE GÉRARD.

Qu'a-t-il donc prétendu, ce sénat imbécille ?

Est-ce donc à Thersite à couronner Achille ?

Et toi, noble vieillard,

Au penchant de ces jours que la gloire environne,

O pitié ! tu devrais ta dernière couronne

A ce peuple fuyard !

Et quel jour a-t-on vu, dans l'arène guerrière,

Tous les désarçonnés, des rois de la carrière

Blasonner les écus ?

Quand la gloire fut-elle à ce point profanée,

Que l'on vit au vainqueur la palme décernée

Par la main des vaincus ?

A leur cri d'épouvante accouru tout de suite,

Quand tu les ramassas, tout poudreux de leur fuite,

— Poudreux — et non sanglans !

Aurais-tu pu prévoir cet insolent hommage

Dont leur sénat niais, juge expert en courage,

Ternit tes cheveux blancs ?

Un seul homme avait droit de te donner un glaive ,  
Et pouvait sur ton nom , monument qui s'achève ,  
    Poser un dernier sceau ,  
L'homme dont malgré toi , moins juste qu'intrépide ,  
Tu brisas dans ton vol la conquête rapide ,  
    ORANGE DE NASSAU !

Ils ont long-temps songé ! — (l'ingratitude infâme  
Et la honteuse peur se partageant leur âme).  
    Souple à la fois et fier ,  
Cet illustre sénat , discutant en cachette ,  
Quand tout fut bien pesé , crut absoudre sa dette  
    Par un morceau de fer !

Encor , sur leur néant si promenant la vue ,  
Pour prix du sang coulé , pour prix de ta venue ,  
    Pour prix de tes combats ,  
Pour cette liberté , lâchement désertée ,  
Comme un joyau , perdu sur la route écartée ,  
    Que tu leur rapportas ,

Pour la honte effacée , et pour la délivrance ,  
Reconnaissant enfin ce que pesait la France ,  
    Si , d'un effort soudain ,  
Ils avaient fait rouler de ce haut promontoire ,  
Où Waterloo vainqueur insulte à notre gloire ,  
    Tout le lion d'airain !

Si du moins , déposant chez eux les frères d'armes ,  
Ton peuple militaire eût savouré les charmes  
    D'une sainte amitié ;  
Si le Belge eût pansé leurs blessures récentes ,  
S'ils avaient pu se dire , à l'abri de leurs tentes :  
    On m'aime — on m'a payé.

Mais , toujours , Waterloo nous insulte et domine ;  
Mais toujours nous voyons , sur sa large colline ,  
    S'accroupir le lion ;  
Mais le soldat français étale en vain sa plaie :  
Et débiteur ingrat , le Brabançon le paie  
    En malédiction !

Tes frères insultés te demandent , en grâce ,  
Que tu n'accuelles pas cette insolente audace  
Du sénat armurier.

Chacun de ses bienfaits souillerait ta mémoire ;  
Laisse-là cesénat ! il peut tacher ta gloire ,  
Et non pas la payer !

Aux jardins de Villers , que ta présence anime ,  
Dont tu suis tout pensif , ô vieillard magnanime ,  
Les rustiques chemins ,  
Satisfais d'un seul geste à ta France indignée ,  
En repoussant du pied ce fer , dont la poignée  
Te noircirait les mains !

CR. F.



## LE RETOUR DES NASSAU ,

STANCES DÉDIÉES PAR L'ABBÉ \*\*\* A M. L'ABBÉ G. MOENS.

AIR : *Te souviens-tu , disait un capitaine.*

Las de gémir sous un règne éphémère,  
Le peuple belge, après tant de malheurs,  
Croit au retour des Nassau qu'il vénère,  
Qu'ont éloignés de factieux trompeurs.  
Reviens, Guillaume, au peuple qui t'appelle !  
Reviens à lui, puisqu'il revient à toi !  
Il te sera désormais plus fidèle ;  
Tu le verras le soutien de son roi.

Plus de bonheur ! loin d'un père si sage,  
Chacun le dit en répandant des pleurs.  
Chacun voudrait lui payer son hommage,  
Puisque lui seul règne sur tous les cœurs.

Reviens, Guillaume, et ton illustre race !  
Chacun t'attend... tu combleras nos vœux.  
Chacun au ciel demande cette grâce ;  
Reviens, grand roi ! reviens nous rendre heureux.

Il reparait, ce prince magnanime,  
Portant partout la joie et le bonheur.  
Il reparait, pour refermer l'abîme  
Que le pays s'ouvrit pour son malheur.  
Ce beau soleil, dissipant le nuage,  
Se montrera plus brillant que jamais.  
Ami, crois-moi, bientôt après l'orage,  
Nous jouirons des douceurs de la paix.

Il est un Dieu, maître des destinées,  
Soutien du trône et des sceptres l'appui :  
Il sauvera les têtes couronnées ;  
Tout ne se meut et ne vit que par lui.  
Adorons-le, ce Dieu plein de tendresse ;  
Applaudissons à son noble dessein :  
Belge et Batave, allons ! que l'on se presse ;  
Ce Dieu le veut : qu'on se serre la main.

G.

## LE DROIT D'ENQUÊTE,

CHANSON PARLEMENTAIRE.

(Extrait de la *Bombe*.)

Depuis un mois, nos députés  
Sont vraiment extraordinaires ;  
Ils voudraient voir, les entêtés,  
Ce qui se passe en nos affaires.

Tout beau ! leur dit M. de Theux,  
Je vous trouve bien curieux.

L'un veut qu'on explique comment  
De nos employés, chaque année,  
On voit grossir le traitement,  
Ou créer nouvelle fournée.

Tout beau ! etc.

L'autre désirerait savoir  
Si nos soldats deviendront moines ,  
Si décidément le pouvoir  
Doit tomber aux mains des chanoines.

Tout beau ! etc.

Un autre encore s'est enquis  
Du règlement diplomatique ,  
Qui n'admet que les seuls marquis  
Pour envoyés de la Belgique

Tout beau ! etc.

J'en sais un qui s'est avisé  
De s'informer si mainte croûte  
De tel peintre favorisé  
Valait bien ce qu'elle nous coûte.

Tout beau ! etc.

N'ai-je pas , en votant la loi  
Pour certaine bibliothèque ,  
Voté simplement un emploi  
Pour le cousin de l'archevêque ?

**Tout beau ! etc.**

Des soldats ! Nassau va venir ,  
Fléau bien plus grand que la grippe....  
N'est-ce pas plutôt pour servir  
De garde au roi Louis-Philippe ?

**Tout beau ! etc.**

Enfin , chez nos représentans ,  
La curiosité domine  
Au point que , depuis quelque tems ,  
Ils s'enquièrent de médecine ,

**Tout beau ! etc.**

**Ils vont glosant de quinquina ,  
De sallicine, de charpie ,  
Et de cet inspecteur, qui n'a  
Dans tout cela fait qu'œuvre pie.**

**Tout beau ! etc.**

**Ce zèle est par trop excessif,  
Et c'est une rage infernale :  
Un bon vote définitif  
Coupera court à ce scandale.**

**Comment donc ! ces séditieux  
Voudraient se servir de leurs yeux !**



**ROGIER**

**ET DÉNIS LE JEUNE , ROI DE SYRACUSE.**

Un certain jour, c'était au temps d'orage  
Où l'on voyait Bruxelles au pillage ,  
Puis force gens envoyés en exil ,  
C'était enfin au fameux mois d'avril.  
Ce jour-là donc , Rogier étant ministre ,  
Quelqu'un demande : En quoi ce pauvre cuistre  
Du roi Dénis , messieurs , diffère-t-il.  
Chacun se tait , le point parait subtil.  
Lors le rieur , reprenant la parole ,  
Dit : Pour répondre il ne faut pas un an :  
L'un de tyran devint maître d'école,  
De magister l'autre devient tyran.

P. L.

**CHARTRAN.**

Quand vous avez franchi les bastions de Lille ,  
Le faubourg , au midi continuant la ville ,  
Guide en un sombre enclos vos pas irrésolus ,  
Le banal corbillard , aux aigrettes d'ébène ,  
Chaque jour y voyage , et verse au noir domaine  
Un muet citoyen de plus.

C'est un champ qu'au matin le fossoyeur laboure ,  
Un cadre verdoyant de peupliers l'entoure.  
Une grille au devant en défend les abords ;  
La croix y vient partout , d'elle-même semée ,  
Comme une plante accoutumée ,  
Qui germe avec amour de la cendre des morts.

**De la cité de l'industrie**

On n'arrive en ces lieux que par un doux chemin ,  
La vie un peu plus tôt , un peu plus tard flétrie ,  
La coupe un peu plus tard , un peu plus tôt tarie ,  
Pour les uns aujourd'hui , pour les autres demain.

Quelques maux, tout au plus, par qui le ciel balance  
Son tribut annuel de bonheur journalier,  
Quelques pleurs, sans durée, et tombant en silence  
Parmi les cendres du foyer.

Voilà tout ! — de ces morts, qui viennent là descendre,  
Autant vaudrait chercher à démêler la cendre,  
Qu'à distinguer les jours, si doucement pareils,  
Qu'éclairèrent pour eux d'uniformes soleils.

Un seul tombeau fait disparate  
Entre tous ces tombeaux bourgeois,  
Un seul lugubrement éclate  
Parmi les gazons et les croix.

C'est une pyramide à la tête cassée,  
Navrante image du héros,  
Dont la cervelle fracassée  
S'éparpilla dans l'air, sous le plomb des bourreaux.

C'est le trophée expiatoire ;  
C'est le tribut tardif en vain ;  
C'est l'urne où quatre mots sont écrits par l'histoire :  
Chartran fusillé par Evain !

Quand le dernier Louis, reprenant sa couronne,  
Crut au pouvoir du sang pour cimenter un trône,  
Entre les plus vaillans , d'abord, on fut chercher  
Celui qui devant l'heure aux Bourbons fatale ,  
Avant qu'eût abordé la barque impériale :

. . . . .  
On avait la victime, il fallait le boucher.

Evain s'offrit — Evain, ce guerrier bureaucrate ,  
Dont l'ardente valeur sur le papier éclate ,  
Brave dans les cartons , très-commis , peu soldat,  
Et bien plus sanguinaire au conseil qu'au combat !

Qu'il fut triste ce jour , où l'ignoble complice  
D'un ami pour s'absoudre ordonna le supplice !

Qu'il fut triste ce jour , où le brave et le fort  
Vit les balles de France entamer son armure !  
De tambours , qui battaient la marche de la mort ,  
Qu'il était triste le murmure !

Tout rayonnait pourtant des plus fraîches couleurs !  
Le printemps l'insultait de sa pompe rieuse ,  
Mai souriait au ciel , la terre injurieuse  
Se revêtait d'herbe et de fleurs.

Au glacis , coupe-gorge infâme ,  
La végétation , au loin , parfumait l'air ,  
Alors , qu'il rendait sa grande âme ,  
A genoux , sur le gazon vert ,  
Et que les vieux soldats , au fond de leurs guérites ,  
Pleuraient en se cachant les yeux ,  
Et que les flots vermeils de son sang glorieux  
Teignaient les blanches marguérites !

» Qu'il meure , dit Evain , et Dieu sauve le roi !  
Cet homme avait trahi douze jours avant moi ! »

Et quand il fut tombé , la face contre terre ,  
Evain , le Cain militaire ,  
Sans attendre que l'âme eût pris tout son essor ,  
Surveilla de ses yeux l'enterrement précocé ,  
Hâta les coups de bêche , et plongea dans la fosse  
Le cadavre tout chaud , qui palpitait encor.

Mais Lille du cadavre avait la souvenance !  
Et quand un peu d'air libre eut soufflé sur la France ,  
Lille l'exhuma saintement.  
On vit , le crêpe au bras , la bourgeoisie armée  
Consoler la dépouille aimée  
Par l'hospitalité d'un noble monument.

Oui , ce jour-là fut beau ! justice fut complète.  
Comme un grand magistrat qui déterre un squelette  
Pour la punition d'un lâche empoisonneur ,  
Lille rémit à nu les os de la victime ;  
Evain , et ce jour-là tout un peuple unanime ,  
Imprima sur ton front l'immortel déshonneur !

Tandis que pour le mort l'unanime prière ,  
Du cercueil vénéré faisait vibrer la pierre ,  
Honte ! s'écriait-on dans l'immense faubourg ,  
Honte sur l'apostat qui tira sur son frère !  
Trainant sa vie au loin , comme un poids vil et lourd ,  
Qu'il n'ait pas un ami pour fermer sa paupière !  
Que tous les déshonneurs pleuvent sur sa carrière !

Qu'il soit ministre sous Cobourg !

Alors vous eussiez vu , pâle et sanglant encore ,  
Agitant dans ses mains un drapeau tricolore ,  
Sourire au sein des airs un fantôme guerrier ,  
Et les fusils , chargés à poudre ,  
Saluaient sa mémoire , et , tonnant pour l'absoudre ,  
Expiaient le plomb meurtrier.

Quand un tel crime habite en votre conscience  
Ministres assassins ! un peu de prévoyance !  
Ne soyez pas persécuteurs ,  
De peur que vos bannis , victimes innocentes ,  
N'aillent au loin fouiller des cendres gémissantes  
Et des tombeaux accusateurs.

**Et jeter au milieu des tombeaux de Wazème  
Ce cri séditieux que j'y jetai moi-même :**

- « Voilà donc le ministre à Léopold si cher !
- » L'homme aux arrêts sanglans, puis l'homme aux lits de fer.
- « Celui qui fit deux parts de son ignoble vie,
- » Que Philippe et Cobourg pouvaient seuls protéger :
  - » **Hardi voleur à l'étranger ,**
  - » **Lâche assassin dans sa patrie ! »**

CH. F.



### QUATRAIN

IMPROVISÉ A UNE REPRÉSENTATION DU **TARTUFE**, OU DES OFFICIERS  
BELGES, ACCOURUS PAR ORDRE SUPÉRIEUR, APPLAUDISSAIENT CE  
VERS, QUE SIFFLAIT LE PUBLIC :

*Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.*

Le pays blâme à tort nos guerriers mal famés ,  
Hasselt , Louvain , Anvers il faut que tout s'oublie ,  
Nos guerriers valent ceux de l'antique Italie :  
Léopold en *Romains* (1) les a tous transformés.

P. L.

---

### QUARANTE MILLE FRANCS

POUR ALLER A ROME.

Traité d'astre couchant par Huet , le servile ,  
Le plus élégant des Vilains  
Dit bon soir au pays , de l'or dans les deux mains.  
C'est se coucher comme Bazile.

CH. F.

---

(1) On sait qu'à Paris on appelle *Romains* ou *Chevaliers du lustre* les claqueurs payés pour soutenir les pièces de théâtre et les acteurs.

## LA ROYAUTÉ.

A MON AMI H. M.

Toi , que ma sympathie et ma reconnaissance  
Ont nommé dès long-temps mon ami le plus cher ,  
Saint ami de mon âme ! ô toi de qui l'absence ,  
Entre tous les exils , rend mon exil amer !

Vois la noble figure où tant de vertu brille !

C'est l'orateur , c'est Berryer !

Accueille-la d'un geste et d'un œil familier ,

Et , comme un portrait de famille ,

Suspends-la près de ton foyer .

Car il est comme toi de ces nobles athlètes

Qui luttent pour un souvenir ;

Car il est un de ces prophètes

Qui du peuple en ivresse osent troubler les fêtes ,

Nommant tout haut un nom qu'on verra revenir !

Car il respecte aussi , dans leur chasteté sainte ,

Ces sermens , fils du cœur et non pas de la crainte ,

Fermes comme des monumens ;  
Liens dont on s'enchaîne et pour toute la vie ,  
Et dont le souvenir , à lui seul , purifie  
Ces vains fantômes de sermens  
Evoqués par la tyrannie.

Dans de beaux souvenirs tous deux vous aurez part :  
Il soutient l'orphelin , tu défends le vieillard.

Un courant sinistre et rapide  
Pousse le genre humain , tournoyant dans ses flots,  
Et la royauté régicide  
Accélère encor le cahos.  
Que font ces automates blêmes ?  
Ils crachent sur leurs diadèmes ,  
Ils brisent leurs sceptres eux-mêmes.  
La Sprée , enfin , a vu tantôt,  
Du siècle éternelle risée !  
Un monarque ouvrir la croisée ,  
Pour que l'électrique fusée  
Vint à le foudroyer plus tôt !

Le tocsin hurle dans les places :  
Chaque jour , à flots plus épais ,  
Le noir torrent des populaces  
Rugît autour des vieux palais :  
Tandis que de royaux eunuques  
Vont consacrant leurs mains caduques  
A fler leur propre linceul ,  
Un des leurs fait tête à l'orage ;  
Qu'ont-ils dit du fort et du sage ?  
» Il ose être roi.... qu'il soit seul ! »

Il est seul ! mais sa solitude  
Est telle , qu'en ses meilleurs temps ,  
Lorsqu'il foulait la multitude  
Des rois sous ses pieds palpitans ,  
Bonaparte , au fort de sa gloire ,  
N'a pu léguer à la mémoire  
Un exemple aussi respecté ,  
Que cet isolement sublime  
D'un roi , volontaire victime ,  
Qui s'immole à la royauté !

D'ailleurs , il est si beau de remplir sa carrière  
D'un grand et saint devoir accompli jusqu'au bout :  
    La plus noble cause , après tout ,  
Ne nous a pas juré d'être la plus prospère ;  
Ce n'est pas le succès , quand vient l'heure dernière ,  
    C'est la vertu qui nous absout !

CH. F.



**L'ANNIVERSAIRE DU PRINCE D'ORANGE.**

COUPLETS CHANTÉS A GAND , LE 6 DÉCEMBRE 1856.

*Paroles de M. CH. FROMENT , musique de M. J. MENGAL.*

Aux marches premières du trône  
Il veille, attendant un signal,  
Cet héritier d'une couronne  
Que la Belgique a choisi pour fanal.  
D'un Dieu clément que le bras le ramène !  
Il doit ce prix à nos vœux supplians :  
Gand — des Nassau n'est-il pas le domaine ?  
A nous le roi ! — le prince à nos enfans !

Il faut d'abord que le roi vive ,  
Pour délasser nos longs regrets ,  
Pour que la Flandre éplorée et captive  
Respire en contemplant ses traits.

**Pour que sa face paternelle  
De rayons purs et réchauffans  
Chasse l'horreur d'une nuit éternelle !...  
A nous le roi ! — le prince à nos enfans !**

**Lui continuera l'héritage  
Légué par tant de saints aïeux.  
Probité franchise et courage  
Sont dans son cœur , se lisent dans ses yeux.  
Waterloo connut son épée ,  
Louvain ses drapeaux triomphans.  
Seul — de son âge il bâtit l'épopée....  
A nous le roi ! — le prince à nos enfans !**

**Des vils Cob.... voyez la race impure ,  
Ce roi caduc et ce prince avorton.  
Un vent mortel , hâtant leur flétrissure ,  
Sèche à la fois l'arbre et le rejeton.**

Mais voyez-vous cette tige féconde ,  
Aux fruits dorés , aux rameaux verdoyans ?  
Dans les Nassau vit l'avenir du monde.  
A nous le roi ! — le prince à nos enfans !

Des noirs tisons écrasant l'étincelle ,  
De tous nos vœux hâtons le jour ,  
Où la Belgique universelle  
Signera le pacte d'amour ,  
Où le fils nous montrant le père ,  
Dira : — Gantois , je vous le rends ,  
Heureux par lui , que par moi l'on espère !  
A nous le roi ! — le prince à nos enfans !



**VERS ADRESSES A UN PRINCE ABSENT.**

(6 DÉCEMBRE 1836.)

Premier-né d'un vrai roi , fils digne de ton père ,  
Reçois le doux tribut de notre amour sincère.  
Invincible , aux combats tu guidas nos guerriers ,  
Napoléon par toi vit pâlir ses lauriers.  
Courage et loyauté , paternel héritage ,  
Embellirent chez toi les jours du premier âge.

Dès qu'avec le bonheur Guillaume reviendra ,  
Opprimée à présent , notre libre patrie  
Rebénira plus haut ta famille chérie ,  
Au grand jour , au soleil , elle te fêtera.  
Noble prince , apprends bien que sa longue constance  
Grandit dans le malheur , s'accroît en ton absence ,  
Et jamais , non jamais , ne se démentira.

P. L.

**UN PORTRAIT.**

Lâchement avilir un sacré caractère ,  
Être des sacristains l'esclave et le jouet ,  
Obéir à la France et servir l'Angleterre ,  
Protéger les pillards et piller le budget ,  
Obtenir de chacun mépris , haine et colère ,  
Languir dans l'indolence et trembler en secret :  
D'un fantôme de roi voilà bien le portrait.

P. L.



**M. JOTTRAND**

**CANONNIER.**

Jottrand , ce noble chevalier ,  
De la très sainte république ,  
Gazetier anti-canonique ,  
Vient d'être nommé canonnier.

Sans qu'un seul écho lui réponde ,  
Dans le désert prêchant pour rien ,  
Il a trouvé le bon moyen  
De faire du bruit dans le monde.

Sur qui voudrait nous asservir  
Jottrand va donc lancer la foudre !  
Il n'a pas inventé la poudre ;  
Saura-il au moins s'en servir ?

**Des ressuscités de Mont-Rouge**  
**Pas un seul n'est mis hors des rangs ,**  
**Bien que sur eux depuis cinq ans**  
**Il tire, hélas ! à boulet rouge !**

**Mais quand le Hollandais viendra**  
**Liberticide , parricide ,**  
**Infanticide et fratricide ,**  
**Espérons qu'il ajustera ,**

**Et qu'il saura le battre en brèche ,**  
**Debout auprès de son canon ,**  
**Sublime et tenant une mèche**  
**Prise.... à son bonnet de coton !....**

**Ca. F.**



**RÉPONSE DE M. JOTTRAND.**

**Froment, n'es-tu pas encore las ,  
Gaspillant partout ta malice ,  
De tenir ta muse au service  
De Guillaume et de Nicolas?**

**Je ne vante pas ma faconde ;  
Mais au peuple offrant un soutien ,  
Quel mal de lui donner pour rien  
Ce que tu vends à tout le monde?**

**Des rois tu veux nous faire peur :  
Ils n'ont que ta plume pour foudre ,  
A Kalisch , tiraillant à poudre ,  
Ils ont épuisé leur vigueur .**

**Depuis cinq ans tu les talonnes  
Dans ton belliqueux *Messenger* :  
Où vois-tu leur ost s'alonger  
Autre part que dans ses colonnes ?**

« Quand le Hollandais reviendra... »  
C'est ton refrain , le ciel l'entende !  
Car à ton bidet la provende ,  
*Message* , bientôt manquera.

Tu me coiffes d'un casque à mèche ;  
Mais pour vanter comme un bienfait  
L'avenir que ta voix nous prêche ,  
Il te faut un fameux toupet.



**RÉPLIQUE A M. JOTTRAND.**

Jottrand , pourquoi serais-je las ?  
Quand , pour attiser ma malice  
Et la tenir en exercice ,  
Le *Courrier* , vit encore , hélas !....

« Tu ne vantes pas ta faconde ! »  
C'est beaucoup trop d'humilité ,  
Quand , d'autre part , on s'est vanté  
De rebâtir à neuf le monde.

Aux rois tu fais par trop affront ;  
Ma plume , ami , n'est pas leur foudre.  
Qu'importe qu'ils n'aient plus de poudre ?  
Les coups de crosse suffiront.

Les jacobins que tu talonnes ,  
N'ont jamais daigné se bouger ,  
Bien qu'un lustre ait vu s'allonger  
Ta bêtise — en douze colonnes.

**Quand le Hollandais reviendra ,  
O tonnerre d'artillerie !  
Loin de tonner , je le parie ,  
La mèche en tes mains tremblera.**

**Si j'ornai ton front énergique  
D'un très prosaïque bonnet ,  
Je laisse au roi de la Belgique  
Le monopole du toupet.**

**Ch. F.**



## **MALÉDICTIONS ,**

**CHANSON A L'USAGE DES LOGES MAÇONNIQUES INDÉPENDANTES.**

*AIR : Le Dieu des bons Gens.*

Aux seuls Nassau , ce culte de mon âme ,  
Je consacrais ma pensée et mes vers ;  
Mes chants volaient en jets de douce flamme :  
A les chanter j'oubliais les pervers ;  
Mais aux briseurs de leur belle couronne  
Ma haine enfin lance ses interdits.  
Or , écoutez le refrain que j'entonne :  
Tyrans , soyez maudits.

Sous l'anathème ébranlons cette enceinte.  
Au fond du cœur longtemps accumulés ,  
Ressentimens , douleur , colère , plainte ,  
Venez au jour , librement exhalés.  
Lorsqu'aux tyrans s'attaque le poète ,  
Ici ses vers résonnent applaudis ,  
Et de ce temple au loin l'écho répète :  
Tyrans , soyez maudits.

Prêche qui veut le lâche oubli des crimes ;  
Pour les brigands, moi , je suis sans pitié.  
Gaillard, Voortman, Geelhand , nobles victimes ,  
De vos tourmens je n'ai rien oublié.  
Tant qu'on verra , pour l'opprobre du monde ,  
Des assassins maîtres de mon pays ,  
Moi , je dirai : Haine à la tourbe immonde !  
Tyrans , soyez maudits.

Mais que fais-tu ? me disent de faux sages ,  
Résigne-toi, mon fils , sois modéré.  
Non , je ne puis dévorer tant d'outrages ,  
J'ai trop souffert , trop gémi , trop pleuré.  
Arrière donc la prudence complice !  
Quand chaque jour voit nos maux alourdis ,  
Du haut des toits que ce cri retentisse :  
Tyrans , soyez maudits.

Voyez d'abord la terreur homicide  
Pour l'asservir ensanglanter le sol,  
Puis exploiter un triomphe perfide,  
En cultivant la rapine et le vol.

**Pouvoir infâme ! impudemment il prône  
Des nains cruels que le crime a grandis.  
L'empoisonneur s'abrite sous le trône.  
Tyrans , soyez maudits.**

**Pour tant d'horreurs , quoi ! persifler et rire ;  
Non, des enfers préférons les accens.  
Chanson moqueuse , épigramme , satire ,  
Pour nous venger ont des traits impuissans.  
Pour nos Verrès et pour nos Robespierres .  
Il faut , il faut des chants moins attiédés.  
Vibrez pour eux , infernales prières :  
Tyrans , soyez maudits.**

P. L.



## COMPLAINTE

SUR LA NAISSANCE D'UN TROISIÈME.

AIR : *Faut d' la vertu , pas trop n'en faut.*

(Extrait des poésies de la comtesse Le Hon.)

Faut des roit'lets , pas trop n'en faut ,  
L'excès en tout est un défaut.

J' croyais q' les cloches dormaient à Rome ,  
Mais v'là q' j'entends , près du saint lieu ,  
Sonner.... la première heur' d'un homme  
A la dernière heur' du bon Dieu !

Faut des roit'lets , etc.

« Pourquoi dans l'air un tel blasphème ? »  
On m' répond : l' clergé bruxellois  
Quitt' , pour la Noël d'un princ' qu'il aime ,  
L' vendredi-saint du roi des rois ! (1)

Faut des roit'lets , etc.

---

(1) On se rappelle le sacrilège commis par les prêtres de Ste-Gudule , qui firent sonner les cloches le jour du vendredi-saint.

« Est-ce au moins pour vous et les vôtres

« Un premier v'nu q'ce nouveau-né? »

Du tout — (sans parler d'une foule d'autres),

I' jouit d'un p'tit frère aîné.

Faut des roit'lets , etc.

Dieu ! quel goût de progéniture !

Nous en somm's à numéro trois ;

Pour peu q' ça prenn', pour peu q'ça dure ,

Nous n' sommes pas près d' faire une croix.

Faut des roit'lets , etc.

Sur la foi d'sa min' indolente ,

Dès l'abord on craignait... l' trop peu ;

Mais gn'y a pire eau comm' l'eau dormante ,

Et sous la cendre , i' s' cache du feu.

Faut des roit'lets , etc.

**L' premier mourut : c'était dommage.  
Mais des enfans, rien d' plus commun :  
C' n'est pas des actes d' courage,  
L' vous en f'ra dix plutôt qu'un.**

**Faut des roit'lets , etc.**

**Moi, qui connais l' roi populaire,  
J'dis, sans lui vouloir aucun mal,  
Q' c'est déjà trop d'un exemplaire,  
D'un aussi triste original.**

**Faut des roit'lets, etc.**

**Est-c' l'exempl' qui lui donne la grippe ?  
Et comm' en popularité,  
Voudrait-il êtr' du bon Philippe  
Le rival, en paternité ?**

**Faut des roit'lets, etc.**

Gn'y a rien là pourtant d' bien prospère.  
Voyez c' que lui donn'nt d'embarras  
Ses enfans.... dont il est l' père ,  
Et ses sujets dont i' n' l'est pas.

Faut des roit'lets , etc.

Je n' dis pas qu'en fait d'apanage  
On s' battra pour nos p'lits Cobourg ;  
J' dis q' des marmots gên'nt en voyage ,  
Et q' moins on en a mieux on court.

Faut des roit'lets , pas trop n'en faut,  
L'excès en tout est un défaut.

C M F.



**COUPLETS**

CHANTÉS LORS DE L'INAUGURATION DU NOUVEAU LOCAL DE LA

SOCIÉTÉ DE LA LOYAUTÉ , A ANVERS.

(M<sup>AI</sup> 1837.)

AIR : *Partant pour la Syrie.*

Dans ce temps de faiblesse ,

De lâche trahison ,

D'un mot plein de noblesse

J'ornerai ma chanson.

La loyauté l'offense ,

Menteuse liberté ,

C'est pourquoi je l'encense :

Vive la LOYAUTÉ !

Malgré le vent d'orage

Contre nous déchainé ,

Malgré l'ignoble rage

D'un parti forcené ,

**De la cause royale  
Le drapeau fut planté :  
La LOYAUTÉ s'installe.  
Vive la LOYAUTÉ !**

**Dans le sang baptisée  
Des mains du renégat ,  
Sans en être épuisée  
Elle sort du combat,  
Vainement sa bannière  
Blesse un trône irrité ,  
Elle en brille plus fière :  
Vive la LOYAUTÉ !**

**Après ce jour d'épreuve ,  
Que d'autres tristes jours !  
D'outrages on l'abreuve ,  
Elle marche toujours.**

Chaque tête est proscrite ,  
Chaque seuil , dévasté :  
Morte , elle ressuscite.  
Vive la LOYAUTÉ !

De tempête en tempête  
Au souffle des autans ,  
La nef , que rien n'arrête ,  
Vogue pendant quatre ans.  
Un cinquième voyage  
De ce jour est tenté.  
Nombreux est l'équipage.  
Vive la LOYAUTÉ !

L'amour de la patrie  
S'épurant en ces lieux ,  
A la race chérie  
Vous un culte pieux.

Ici, haine acérée  
D'un pouvoir détesté ;  
Ici, flamme sacrée.  
Vive la LOYAUTÉ !

Un jour heureux s'apprête ,  
J'en ai le ferme espoir :  
A nos banquets de fête  
Nassau viendra s'asseoir.  
Quel transport ! quel délire !  
Quand ce roi respecté  
A son tour viendra dire :  
Vive la LOYAUTÉ !

P. L.



**MON BEAU PAYS, TU REVERRAS TON ROI.**

(24 AOUT 1837.)

**AIR : *Rien , tendre amour.***

**Va , ne dis plus : L'espérance est perdue ,  
Du sort inique il faut subir la loi. —  
Qu'à mes accens la foi te soit rendue ;  
Mon beau pays , tu reverras ton roi.**

**N'entends-tu pas s'apaiser la tempête ?  
La foudre éteinte inspire moins d'effroi.  
L'esprit du mal enfin courbe la tête.  
Mon beau pays , tu reverras ton roi.**

**Il gronde en vain , le monstre qu'on enchaîne ;  
Il crie en vain : Peuple , reviens à moi. —  
Pour la révolte indifférence ou haine.  
Mon beau pays , tu reverras ton roi,**

**Au peuple armé l'on promet des prodiges.**  
**Le peuple dit : On a surpris ma foi :**  
**De mes erreurs j'ai vu fuir les prestiges. —**  
**Mon beau pays , tu reverras ton roi.**

**Des feux follets l'éclat est éphémère.**  
**Le ver luisant , qu'on voit avec effroi ,**  
**S'évanouit quand revient la lumière.**  
**Mon beau pays , tu reverras ton roi.**

**L'aurore est là. Plus de trompeur fantôme ;**  
**On se réveille , on juge avec émoi**  
**Le faux , le vrai , Léopold et Guillaume.**  
**Mon beau pays , tu reverras ton roi.**

**Oui , sur nos bords , la naissante lumière**  
**De la révolte éclaire le convoi.**  
**C'est le signal du retour d'un bon père.**  
**Mon beau pays , tu reverras ton roi.**

**L'ordre revient , quand le peuple raisonne.  
Quel est ce bruit ? c'est le glas du beffroi :  
Des imposteurs la dernière heure sonne.  
Mon beau pays , tu reverras ton roi.**



**LES DEUX RÈGNES,**

**VERS LUS A UN BANQUET OU L'ON CÉLÉBRAIT L'ANNIVERSAIRE DU ROI.**

*(Fragment.)*

Amis, pourquoi faut-il qu'au grand anniversaire  
Domine, malgré nous une pensée amère ?  
En célébrant un roi le front est rembruni ;  
Oui, nous chantons un roi, mais c'est un roi banni.

. . . . .  
Les infâmes, ils l'ont lâchement expulsé !  
Lui, lui Guillaume ! hélas ! et par qui remplacé ?

. . . . .  
Pour moi que j'ai souffert ! permettez au poète  
De vous entretenir de sa douleur secrète.  
L'aspect de mon pays cause mon désespoir.

L'avoir connu si grand, et maintenant le voir  
Avili, mutilé, penché vers sa ruine !

O jeux cruels du sort ! ô funeste retour !

De Nassau tomber à Cobourg !

La perle de l'Europe en être la sentine !

Etre jeté si bas d'un si sublime rang !

C'est à douter de l'équité divine ,

C'est à verser des pleurs de sang.

Mon beau , mon cher pays ! des voix plus éloquentes

Tracent mieux de tes maux les images touchantes ,

Mais de quel feu pour toi je me sens enflammer !

Si je te chante mal , du moins je sais t'aimer ,

Je t'aime , ô mon pays ! de tes vœux , de tes larmes ,

De tes regrets , de tes alarmes

Mon cœur s'émeut profondément.

Ta gloire est mon bonheur , ta honte est mon tourment.

Oui , de nobles penchans mon âme s'est nourrie

Et je comprends si bien l'amour de la patrie !

Et vous qui secondez mes impuissans efforts ,

Vous tous qui m'écoutez , ces penchans sont les vôtres.

Entraînés les uns vers les autres ,

Nos cœurs sympathisans confondent leurs transports.

C'est qu'en vos cœurs aussi l'ardent brasier s'allume ;

Vous brûlez de ce feu qui dévore et consume.

Oh ! qu'il s'exalte encor ce saint enivrement !

Attisons de ce feu le vif pétilllement.

Oui , tant que la Belgique à Cobourg est en proie ,

Tant que le pied d'un prêtre insolemment la broie ,  
Tant que d'impurs couvens remplacent l'atelier  
Tant que les hauts vaisseaux sont absens du chantier ,  
Tant qu'on voit de nos nefs nos larges bassins vides  
Enrichir seulement des étrangers avides ,  
Tant que le diadème à Guillaume promis  
Ne nous met pas au rang du premier des pays ,  
Tant qu'une cour flétrie , à notre honneur fatale ,  
De perfides voisins se traîne la vassale ,  
Tant que ces biens perdus troublent notre repos ,  
Tant que nous haletons sous le poids de ces maux :  
Amis , consolidons une ligue sacrée ;  
Excitons , entre nous , notre haine acérée ;  
Serrons et resserrons nos liens fraternels ;  
Renouvelons encor nos sermens solennels ;  
Jurons de ne suspendre une lutte incessante  
Que lorsqu'aura relui ce jour , cet heureux jour ,  
Où parmi ses enfans Guillaume de retour ,  
Dira : Renaîs enfin , Belgique indépendante ,  
Sois glorieuse encore et belle et florissante.

P. L.

**SUR LE PRÉTENDU MARIAGE DU NEVEU DE  
LÉOPOLD.**

Qui conserve la mémoire  
Des débâcles de Louvain  
Trouve impossible l'hymen  
De COBOURG et de VICTOIRE.

CH. F.

---

**SUR UN MÉDECIN**

**QUI QUÊTAIT DE PORTE EN PORTE EN FAVEUR DES MORTS  
DE SEPTEMBRE.**

De son zèle quêteur pourquoi lui faire un crime ?  
Sous terre il en a mis assez  
Pour avoir le droit légitime  
De quêter pour les trépassés.

CH. F.

**SUR LA MORT DE SA MAJESTÉ LA REINE  
DES PAYS-BAS.**

(OCTOBRE 1837.)

La mort est notre loi commune ,  
Rien ne peut nous en affranchir ;  
Malgré les rangs et la fortune ,  
Nous ne naissons que pour mourir.

Attentifs à marquer les jours de notre vie  
Des dons que l'Éternel a placés dans nos mains ,  
Hâtons-nous ; car la Mort , à tout moment , nous crie :  
« Sujets de mon empire , obéissez , humains ! »

Rien ne peut désarmer les inflexibles Parques :  
Les sublimes vertus , les augustes grandeurs ,  
Ces demi-Dieux surtout , ou reines ou monarques ,  
Tout subit d'Athropos les cruelles rigueurs.

Oh ! si les lois de la Nature  
Pouvaient interrompre leur cours ;  
Si l'existence la plus pure  
Pouvait compter d'éternels jours ;  
Si les trésors d'une grande âme  
Pouvaient d'une immortelle flamme  
Nourrir toujours un corps mortel ;  
Si les fils du dieu d'Epidaure  
Pouvaient suspendre d'une aurore  
Les décrets inscrits dans le Ciel :

Alors, combien un peuple, en sa douleur amère,  
Du coup dont il gémit maudirait les destins ;  
Vers l'Ange de la mort élevant sa colère,  
Combien il maudirait ses ordres inhumains !

Mais la mort est la loi commune,  
Dont rien ne peut nous affranchir ;  
Malgré les rangs et la fortune  
Nous ne naissons que pour mourir.

9.

La **Mort** !.... Elle a frappé la plus auguste tête ;  
Consterné tous les cœurs au sein de nos cités ;  
Et , dans ses coups précipités ;  
Elle a couvert de deuil les apprêts d'une fête (1).

En funèbres cyprès elle a changé les fleurs  
Qu'un peuple allait offrir à sa Reine adorée ;  
Nos hymnes d'allégresse en tributs de douleurs ;  
Une époque , naguère au bonheur consacrée ,  
En époque néfaste , en tristes jours de pleurs !

Pleurons , pleurons une Reine chérie ;  
Dans ses légitimes douleurs ,  
Avec nous pleure la Patrie.

Prenez , **Muses** , prenez vos vêtements de deuil ,  
En cyprès changez vos guirlandes ;  
Et déposez sur un cercueil  
Vos reconnaissantes offrandes.

---

(1) On sait que l'anniversaire de la naissance de S. M. la Reine devait être célébré le 18 du mois de novembre.

**Et vous , asiles protecteurs ,  
Elevés à la Bienfaisance ,  
Recueillez , recueillez les pleurs  
De la Vieillesse et de l'Enfance.**

**O jour néfaste ! ô jour de pleurs !  
En funèbres cyprès il a changé nos fleurs !**

**Que dis-je , ô grande Reine , et de la Providence**

**Qui peut accuser les décrets ?**

**Les chants des Séraphins , aux célestes palais ,**

**Déjà près du Seigneur célèbrent ta présence !**

**De ton règne immortel c'est le jour qui commence :**

**Dans le Ciel est la joie , ici-bas les regrets !**

*Anonyme.*



**LA POPULARITÉ.**

VERS LUS AU BANQUET OFFERT PAR LES HABITANS DE GAND A  
MM. VAN CROMBRUGGHE ET LE COMTE D'HANE.

(5 NOVEMBRE 1837.)

**Vivet extento Proculeius ævo ,  
Notus in cives animi paterni ;  
Illum ager , pennâ metuentes solvi ,  
Fama superates.**

**HOR. OD. II. LIB. II.**

**I.**

**J'en connais une , ardente , impure , échevelée :  
Bacchante que ramasse au fort de la mêlée  
L'athlète vil des carrefours ;  
Tous deux ont pour témoin la foule qui se rue ,  
Et c'est la borne de la rue  
Qui sert de trône à leurs amours.**

Elle étale aux regards sa couronne salie  
De fange, de sang et de lie ;  
Ses baisers ont l'odeur du massacre et du vin.  
Telle, hélas ! nous l'avons connue,  
Au champ du Vendredi, levant, livide et nue,  
Ce drapeau, sinistre à la vue,  
Qu'avait tissu Bruxelles et que teignit Louvain !

Celle-là, passe, vite et sombre,  
Ainsi qu'un orageux éclair,  
Ses adorateurs sont d'hier ;  
Nul n'aurait su compter leur nombre....  
Sept ans sont écoulés, et sans la croix de fer  
Tous dormiraient déjà dans l'ombre !....

## II.

Mais il est, grâce au ciel, un penchant légitime,  
Un culte vertueux de la publique estime,  
Un désir d'être aimé, même dans l'avenir :  
Une ambition sainte, aux méchants ignorée,  
Un assidu besoin d'une vie honorée,  
Que doit suivre un doux souvenir.

La popularité n'est point une chimère ,  
Plus d'un sage , pour elle , a souvent combattu :  
    Cette fille de la vertu  
    Des seuls vrais honneurs est la mère.  
Mais que de longs efforts , quel amour de nos droits ,  
    Pour l'obtenir , intègre et pure !  
Pour que d'un peuple entier le faible et lent murmure  
Eclate aux jours venus , comme une immense voix ;  
Pour mériter , puissant , le respect unanime ;  
Déchu , pour mériter un tribut légitime  
De pleurs , de tous les yeux s'échappant à la fois !....

Il faut du temps , il faut l'irréprochable vie  
Que , sur le sol natal , pas à pas a suivie  
Tout ce qui vous vit naître , et marcher et grandir ;  
Aux frivoles plaisirs avec soin dérobée ;  
Mais alors , cette vie , à tout œil exhibée ,  
    Qui peut manquer de l'applaudir ?

Alors sur le mortel que la cité révere  
La popularité , déesse au front sévère ,

Jette un souris tardif d'allégresse et d'amour ;  
On ne l'a point cherchée, elle vient d'elle-même ,  
Et sur le front du fils qu'elle aime  
La palme qu'elle pose, au lieu de diadème ,  
Pour fleurir a mis plus d'un jour !

III.

Tel un beau monument dont on choisit la place....  
Un regard assidu , qu'aucun détail ne lasse ,  
Des fondemens aux murs veut tout voir , tout saisir ,  
Et l'architecte , heureux et fier de son ouvrage ,  
Contemple s'élever l'étage après l'étage ,  
Dans un indicible plaisir.

Ou tel un vieux semeur , alors que vient l'automne ,  
Lasse les bruns sillons de son bras monotone ,  
Et verse en nos guérets les trésors du printemps :  
Certain qu'il accomplit un travail salulaire ,  
Et pour un grain de blé qu'il confie à la terre  
Voit déjà mille épis flottans.

La popularité solide ,  
Pierre à pierre doit se bâtir ;  
Long-temps , plus d'un hiver , le sillon doit mûrir  
La future moisson , abondante et splendide.  
C'est peu pour cet honneur , dont un peuple décide ,  
Que le mérite. — Il faut *mériter* et *vieillir* !

**IV.**

Mais , qu'est-ce , de nos jours infâmes ,  
Que la vieillesse et les talens ?  
Il leur faut les petites âmes ,  
Et les laquais aux sourdes trames ,  
Tantôt vils , tantôt insolens.

La Belgique n'est que ruine :  
Rien n'est compris ni vénéré ,  
Et s'il est un arbre sacré ,  
C'est celui-là qu'on déracine..

Tandis qu'un citoyen , qu'en un temps plus prospère ,  
Nos plus beaux monumens ont salué leur père ,

Qui ne peut égarer ses yeux autour de soi ,  
Sans qu'une noble enceinte , aux arts sacrés propice ,  
Sans qu'un pont , qu'un palais , un pompeux édifice  
Ne lui crie : « O vieillard ! on se souvient de toi ! »

Tandis qu'il se disait : « Nous vécûmes ensemble ,  
» Nous nous aimâmes bien , et j'ai droit , ce me semble ,  
» A mon vieux titre , au sein de la vieille cité ;  
» Qui la connaîtrait mieux ? qui ferait mieux pour elle ?  
» Et quel nom plus aimant , hélas ! et plus fidèle ,  
» Pourrait-elle transmettre à la postérité ?

Cobourg parle , et , soudain , la ville doit se taire ;  
Un seul mot de Cobourg la supprime et l'attère .  
Qu'elle reste sans vœux , sans souvenir , sans voix !  
Cobourg n'a-t-il pas dit , en effet : « que le traître ,  
» Que le Deutz du conseil devienne bourguemaitre ,  
» Et que ma volonté lui serve de pavois ! »

De par l'ordre émané de la bouche royale ,  
L'impur trône au fauteuil de la cité loyale ,

Plein de vice et de crime et de sermens trahis :  
Honneur au chef nouveau qui monte au capitole,  
Au noble front , où brille une triple auréole,  
Lâche envers l'amitié, l'honneur et son pays !

Gantois , voici le chef que Léopold vous donne,  
Croyant l'aventurier , voleur d'une couronne,  
Que son seul plaisir est la loi,  
Qu'il peut tout modeler à son abjecte image,  
Pour ses plus vils élus commander notre hommage  
Et faire un bourguemaltre , ainsi qu'on l'a fait roi !

Mais , ô seul magistrat ! que font ces privilèges  
Dont l'intrus repait son orgueil ?  
Pour nous , l'humble place où tu sièges  
Restera toujours le fauteuil.

Soumettons-nous au sort , et gardons l'espérance.  
Tandis que ta noble souffrance  
Sous nos regrets se calmera ,  
Que le public affront courbe sa tête vile ;  
Et qu'il siège à l'Hôtel-de-Ville ,  
Comme au sénat romain , siégeait Catilina !

CH. F.

### COUPLETS

CHANTÉS A LA FÊTE MENTIONNÉE DANS LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

Voici le jour où la commune immense  
Vient acquitter une double rançon :  
Au dévouement payer sa récompense,  
Des imposteurs flétrir la trahison.  
Chefs vénérés, pour l'une et l'autre tâches  
Chaque cœur bat d'énergiques transports.  
Amour aux bons ! haine aux cœurs faux et lâches !  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !

Oh ! qu'il est doux , au déclin de sa vie ,  
D'entendre dire , utile citoyen ;  
— Dans la cité qu'il a long-temps servie  
Nous l'aimons tous , il n'a fait que le bien.—  
Un sort si beau vous échoit en partage ,  
Pour votre hiver comptez sur ces trésors ;  
Gand à tous deux vous rend ce témoignage :  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !

Chefs paternels de la grande famille ,  
A notre amour vos droits sont tout-puissans ;  
A tous les yeux de quel éclat il brille ,  
Ce pur faisceau de titres imposans !

• Pour son repos , son bonheur et sa gloire  
Gand admira vos généreux efforts ;  
Dans tous les temps en vivra la mémoire.  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !

Le crime , un jour , pour se donner carrière ,  
A la cité ravit ses magistrats ,  
Et Gand , trahi , sans pouvoir tutélaire ,  
Se voit souiller par d'affreux attentats.  
On les rappelle, et bientôt leur constance  
Rend moins sanglans nos civiques discords.  
Soyez bénis pour tant de vigilance.  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !

Des monumens , orgueil de la patrie ,  
Se dressent , fiers , au sein de nos remparts ,  
Et la cité , foyer de l'industrie ,  
Devient aussi le séjour des beaux-arts.

Par vous , tout naît , marche et se renouvelle ;  
Lettres , peinture , harmonieux accords ,  
Tout resplendit d'une pompe plus belle.  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !

Pour éclairer les fils de l'indigence ,  
De toutes parts que d'asiles fondés !  
Pauvres , venez ; courbez sous la science  
Vos jeunes fronts , de lumière inondés.  
Aux ouvriers le savoir ouvre un temple ;  
Nos magistrats en étaient les supports.  
Vous qui donnez ce magnifique exemple,  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !

Voilà les chefs qu'il fallait à la ville ,  
Ils comprenaient nos besoins et nos vœux :  
Pour le travail , une cité tranquille ,  
Et pour l'esprit , des loisirs studieux.  
Lève-toi donc , o jour de la justice ,  
Rends-nous nos chefs , attise nos transports ,  
Et des félons aggrave le supplice.  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !

**Honte à celui que la cité renie !  
Objet d'horreur , au palais communal  
Qu'il reste seul avec l'ignominie ,  
Seul avec l'or , prix d'un marché fatal !  
Honte à celui dont l'âme criminelle  
Ose au devoir préférer les trésors !  
C'est vous , c'est vous que notre voix rappelle.  
Honneur à vous ! aux traîtres les remords !**

**P. L.**



**CHANSON**

**SUR LE MÊME SUJET.**

**Puisqu'en des jours, — tels qu'hélas ! sont les nôtres, —**

**Sur l'honneur l'intrigue a le pas ,**

**Et que le prince des apôtres ,**

**Grâce à Cobourg , se nomme , à Gand , Judas :**

**Chantons, au moins, chantons, bien loin du traître,**

**Ce gai refrain et d'amour et de foi :**

**Gloire à notre vieux Bourguemaitre,**

**En attendant notre vieux Roi !**

**En vain Cobourg, l'illégitime,**

**Chef intrus de la nation ,**

**Pour faire partager son crime ;**

**Délègue l'usurpation.**

**Du valet , issu d'un tel maître ,**

**Le pouvoir est de mince aloi :**

**Gloire à notre vrai Bourguemaitre,**

**Lui seul, il date du vrai Roi !**

Fiers monumens et vastes rues ,  
Canaux qui versez la santé ;  
Des anciens jours merveilles reparues ,  
Criez son nom dans la cité.  
Le saint devoir fut son seul maître ,  
Notre bonheur , sa seule loi ;  
C'est bien là le vieux Bourguemaitre  
Qu'il fallait à notre vieux Roi !

Du bien public, tous deux épris ensemble ,  
L'un dans nos murs , l'autre au loin vigilant ;  
Même injustice aujourd'hui les rassemble ,  
Même outrage à leurs cheveux blancs.  
Jour d'équité , viens apparaître !  
Viens replacer , sous les yeux de la loi ,  
A son fauteuil , notre vieux Bourguemaitre ,  
A son trône , notre vieux Roi !

Pour s'unir à ces faibles rimes ,  
J'espérais le chant conjugal  
De la harpe aux accords sublimes ,  
Dont pince l'illustre Fingal.  
Mais, d'Ossian le fils n'est plus qu'un traître ;  
Tout ébahi, vous demandez pourquoi ?  
C'est que Bacchus est son seul maître ,  
Et que Plutus est son seul roi.

CH. F.



## L'ANNIVERSAIRE DU PRINCE D'ORANGE.

(6 Décembre 1837.)

AIR : *Qu'il va lentement le navire !*

Chantons en chœur un jour prospère ,

Fétons un prince bien-aimé ;

Au premier-né de notre père

Rendons l'hommage accoutumé.

De la patrie

Race chérie ,

Pour toi , pour toi tous les cœurs , tous les vœux !

Malgré Bruxelles ,

Loin des rebelles ,

Venez au jour, transports vifs et joyeux.

Aux rois intrus nos anathèmes !

Mais les Nassau , nos seuls amours ,

Pour ceux-là nous restons toujours ,

Toujours , toujours les mêmes.

Quelle splendeur répand l'histoire  
Sur cette immortelle Maison !  
Jamais plus d'éclat et de gloire  
N'illumina royal blason.

De la patrie  
Race chérie ,  
De tes vertus que le pays est fier !  
Noble famille !  
Comme elle brille ,  
En guerre , en paix , aujourd'hui comme hier !  
Les héritiers du diadème  
Sont tous dignes de leurs aïeux ,  
Race de sages et de preux ,  
Toujours , toujours la même.

Avant tout il faut qu'on chérisse  
Le héros objet de nos chants.  
Jeune encore, du grand Maurice  
Il éclipsa les faits brillans.  
De la patrie  
Race chérie ,

**De ton trésor c'est le plus beau joyau.**

**Honneur et gloire ,**

**Fleurs de Victoire**

**Au plus vaillant de nos vaillans Nassau !**

**Mars couronna le fils qu'il aime ,**

**A Madrid , Waterloo, Louvain ;**

**Au champ d'honneur il fut , enfin ,**

**Toujours , toujours le même.**

**Amis, dans tous vos jours de fête ,**

**Mes chants animent vos transports :**

**Obligez un pauvre poète ,**

**Dites , pour payer ses efforts :**

**De la patrie**

**Race chérie ,**

**De tes drapeaux c'est un fidèle appui.**

**De ma constance**

**La récompense**

**Donnez-la moi , je l'implore aujourd'hui.**

Oh ! dites : son zèle est extrême,  
Il est en prose , il est en vers ,  
Dans le bonheur , dans les revers ,  
Toujours , toujours le même.

P. L.



## **VOILA POURQUOI J'AI DÉSERTÉ.**

(1825.)

Mes chers amis , vous connaissez mon crime ;  
Bien que l'honneur voulût guider mes pas ,  
De Mont-au-Ciel abjurant la maxime ,  
J'ai du mousquet débarrassé mon bras.  
En faction , seul et mélancolique ,  
J'aurais la nuit compromis ma santé ;  
De longs sommeils m'attendaient en Belgique :  
Voilà pourquoi j'ai déserté.

Que sais-je encore ? à l'Espagne opprimée  
Rendant son chef qu'emprisonnait la loi ,  
Il m'eût fallu , dans le gros de l'armée ,  
Exterminer un peuple , au nom d'un Roi ;  
Il m'eût fallu d'une main fanatique  
Devers Cadix frapper la liberté.  
L'indépendance animait la Belgique :  
Voilà pourquoi j'ai déserté.

Pour Frayssinous , jugez de mes alarmes ,  
Il m'eût fallu , grenadier capucin ,  
M'agenouiller en présentant les armes ,  
Quand vers Mont-Rouge il se rend le matin ;  
Il m'eût fallu d'une voix séraphique ,  
Dire , avant boire , un *bénédicté*.  
La tolérance égayait la Belgique :  
Voilà pourquoi j'ai déserté.

Pauvre soldat, dans cette chambre auguste ,  
Où le pouvoir se tait devant les droits ,  
Où doit pâlir le Roi qui fut injuste ,  
Où doit veiller la majesté des lois,  
Mon caporal , d'une voix énergique ,  
M'eût dit peut-être : Empoigne un député ;  
Les députés sont libres en Belgique :  
Voilà pourquoi j'ai déserté.

Tout enchanté des discordes qu'il sème ,  
Et dans Paris répandant son poison ,  
Le bon Franchet , qui ne veut pas qu'on s'aime ,  
Aux vrais amis prêche la trahison.

Depuis long-tems j'aimais un ciel propice ,  
Où tout respire et candeur et galté ,  
Où l'amitié ne craint pas la police :  
Voilà pourquoi j'ai déserté.

CH. F.













